

Le Brutus de M. de Voltaire,
avec un Discours sur la
tragédie

Voltaire (1694-1778). Auteur du texte. Le Brutus de M. de Voltaire, avec un Discours sur la tragédie. 1731.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

Y. 5576.

LE

BRUTUS

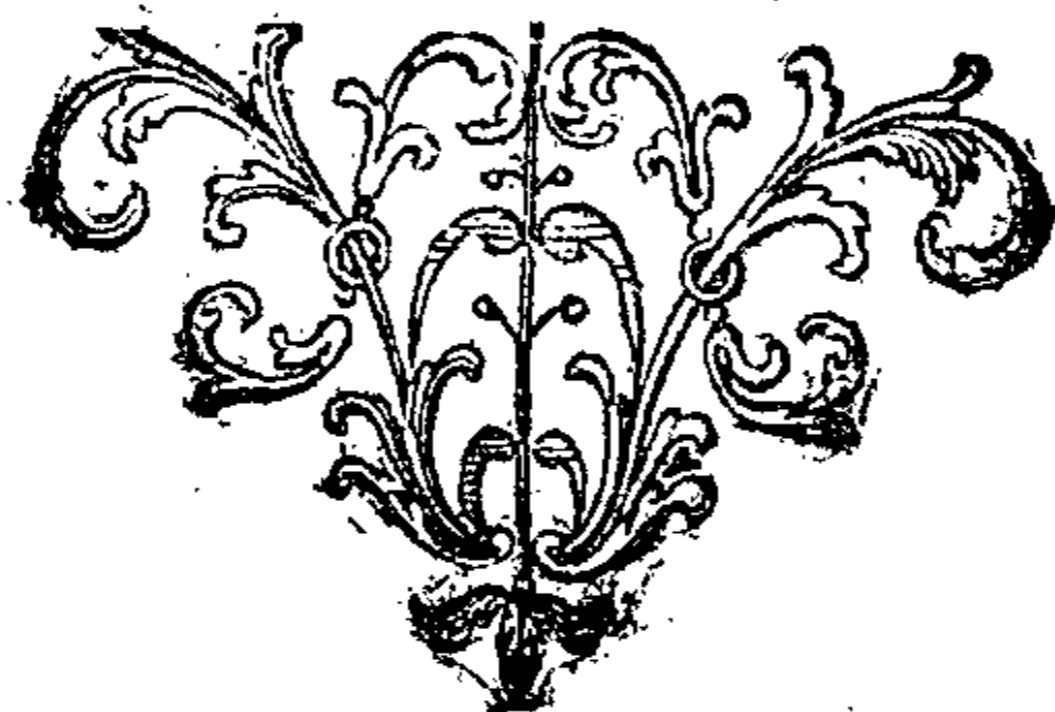
DE MONSIEUR

DEVOLTAIRE.

AVEC

UN DISCOURS

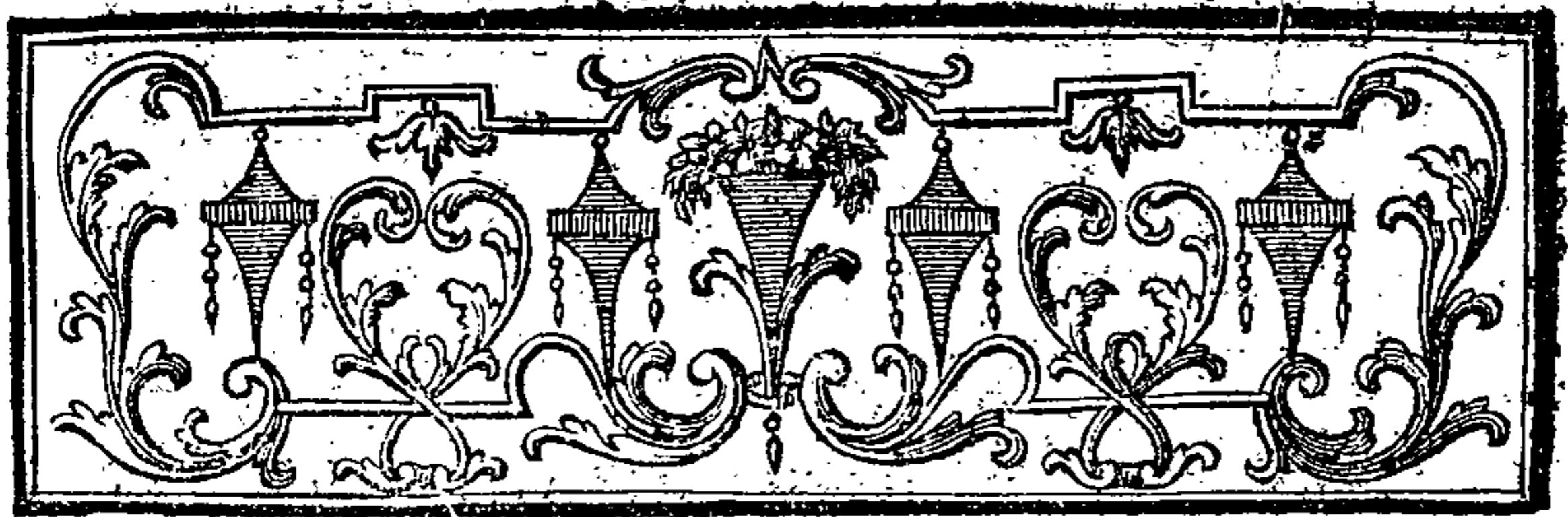
SUR LA TRAGÉDIE.



A PARIS, RUE S. JACQUES,
Chez J. E. F. R. JOSSE, Libr. Impr. ordinaire de
S. M. C. la Reine d'Espagne II^e Douairiere,
à la Fleur de Lys d'Or.

M. DCC. XXXI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.



DISCOURS

SUR

LA TRAGÉDIE

AMYLORD

BOLINGBROOKE.

SI je dédie à un Anglois un Ouvrage représenté à Paris, ce n'est pas, MYLORD, qu'il n'y ait aussi dans ma Patrie des Juges très-éclairés, & d'excellens Esprits auxquels j'eusse pû rendre cet hommage. Mais vous sçavez que la Tragédie de Brutus est née en Angleterre: Vous vous souvenez que lorsque j'étois retiré à Wandsworth, chez mon ami M. Faulkener, ce digne & vertueux Citoyen, je m'occupai chez lui à écrire en Prose An-

gloise le premier Acte de cette Pièce, à peu près tel qu'il est aujourd'hui en Vers François. Je vous en parlois quelquefois, & nous nous étonnions qu'aucun Anglois n'eût traité ce sujet, qui de tous est peut-être le plus convenable à votre Théâtre. Vous m'encouragiez à continuer un Ouvrage susceptible de si grands sentimens.

Souffrez donc que je vous présente Brutus, quoiqu'écrit dans une autre langue, à vous *docte sermones utriusque lingua*, à vous qui me donneriez des leçons de François aussi-bien que d'Anglois, à vous qui m'apprendriez du moins à rendre à ma langue cette force & cette énergie qu'inspire la noble liberté de penser; car les sentimens vigoureux de l'ame passent toujours dans le langage, & qui pense fortement, parle de même.

Je vous avouë, MYLORD, qu'à mon retour d'Angleterre où j'avois passé deux années dans une étude continuelle de votre Langue, je me trouvai embarrassé lorsque je voulus composer une Tragédie François. Je m'étois presque accoutumé à penser en Anglois, je sentoisi que les termes de ma Langue ne venoient plus se présenter à mon imagination avec la même abondance qu'auparavant; c'étoit comme un

ruisseau dont la source avoit été détournée; il me fallut du tems & de la peine pour le faire couler dans son premier lit. Je compris bien alors que pour réussir dans un art, il le faut cultiver toute sa vie.

Ce qui m'effraya le plus en rentrant dans cette carrière, ce fut la sévérité de notre Poésie, & l'esclavage de la rime. Je regrettois cette heureuse liberté que vous avez d'écrire vos Tragédies en vers non rimez, d'allonger, & surtout d'accourcir presque tous vos mots, de faire enjamber les vers les uns sur les autres, & de créer dans le besoin des termes nouveaux, qui sont toujours adoptez chez vous, lorsqu'ils sont sonores, intelligibles & nécessaires. Un Poète Anglois, disois-je, est un homme libre qui asservit sa Langue à son génie; le François est un esclave de la rime, obligé de faire quelquefois quatre vers, pour exprimer une pensée qu'un Anglois peut rendre en une seule ligne. L'Anglois dit tout ce qu'il veut, le François ne dit que ce qu'il peut. L'un court dans une carrière vaste, & l'autre marche avec des entraves dans un chemin glissant & étroit.

Malgré toutes ces réflexions & toutes ces plaintes, nous ne pourrons jamais secouer le joug de la rime, elle est essentielle à l'a

De la rime & de la difficulté de la Versification Française.

Poësie François. Notre Langue ne comporte point d'inversions, nos Vers ne souffrent point d'enjambement: Nos syllabes ne peuvent produire une harmonie sensible par leurs mesures longues ou brèves: Nos césures, & un certain nombre de pieds ne suffiroient pas pour distinguer la Prose d'avec la Versification; la rime est donc nécessaire aux vers François.

De plus, tant de Grands Maîtres qui ont fait des vers rimez, tels que les Corneilles, les Racines, les Despreaux, ont tellement accoutumé nos oreilles à cette harmonie, que nous n'en pourrions pas supporter d'autre; & je le répète encore, quiconque voudroit se délivrer d'un fardeau qu'a porté le Grand Corneille, seroit regardé avec raison, non pas comme un génie hardi qui s'ouvre une route nouvelle, mais comme un homme très-foible qui ne peut pas se soutenir dans l'ancienne carrière.

Tragedies en Prose,

On a tenté de nous donner des Tragedies en Prose; mais je ne crois pas que cette entreprise puisse désormais réussir; qui a le plus ne scauroit se contenter du moins. On fera toujours mal venu à dire au Public, je viens diminuer votre plaisir. Si au milieu des Tableaux de Rubens ou

de Paul Veroneze, quelqu'un venoit placer ses desseins au crayon, n'auroit-il pas tort de s'égalier à ces Peintres? On est accoutumé dans les Fêtes à des Danses & à des Chants. Seroit-ce assez de marcher & de parler, sous prétexte qu'on marcheroit & qu'on parleroit bien, & que cela seroit plus aisé & plus naturel?

Il y a grande apparence qu'il faudra toujours des vers sur tous les Théâtres Tragiques, & de plus toujours des rimes sur le nôtre. C'est même à cette contrainte de la rime, & à cette sévérité extrême de notre versification que nous devons ces excellens ouvrages que nous avons dans notre Langue.

Nous voulons que la rime ne coûte jamais rien aux pensées, qu'elle ne soit ni triviale ni trop recherchée; nous exigeons rigoureusement dans un vers la même pureté, la même exactitude que dans la Prose. Nous ne permettons pas la moindre licence; nous demandons qu'un Auteur porte sans discontinuer toutes ces chaînes, & cependant qu'il paroisse toujours libre, & nous ne reconnoissons pour Poètes que ceux qui ont rempli toutes ces conditions.

Voilà pourquoi il est plus aisé de faire

Exemples
de la diffi-
culté des
Vers Fran-
çois.

cent vers en toute autre Langue, que qua-
tre vers en François. L'exemple de notre
Abbé Regnier Desmarets de l'Académie
Françoise & de celle de *la Crusca*, en est
une preuve bien évidente. Il traduisit
Anacréon en Italien avec succès, & ses
vers François sont, à l'exception de deux
ou trois Quatrains, au rang des plus mé-
diocres. Notre *Ménage* étoit dans le mê-
me cas, & combien de nos beaux Esprits
ont fait de très-beaux vers Latins, & n'ont
pû être supportables en leur Langue ?

Je sçai combien de disputes j'ai essuyées
sur notre versification en Angleterre, &
quels reproches me fait souvent le sça-
vant Evêque de Rochester sur cette con-
trainte puérile qu'il prétend que nous nous
imposons de gayeté de cœur. Mais soyez
persuadé, M Y L O R D, que plus un
Etranger connoitra notre Langue, & plus
il se reconciliera avec cette rime qui l'es-
fraye d'abord. Non seulement elle est né-
cessaire à notre Tragédie, mais elle em-
bellit nos Comédies même. Un bon mot
en vers en est retenu plus aisément; les
portraits de la vie humaine seront toujours
plus frappans en vers qu'en prose, & qui
dit *Vers* en François, dit nécessairement
des vers rimez; en un mot nous avons des

La rime
plaît aux
François
même dans
les Come-
dies.

Comédies en Prose du célèbre Moliere , que l'on a été obligé de mettre en vers après sa mort , & qui ne sont plus jouées que de cette maniere nouvelle.

Ne pouvant , M Y L O R D , hazarder sur le Théâtre François des vers non rimez, tels qu'ils sont en usage en Italie & en Angleterre , j'aurois du moins voulu transporter sur notre Scène certaines beautés de la vôtre. Il est vrai , & je l'avoué, que le Théâtre Anglois est bien défectueux : J'ai entendu de votre bouche , que vous n'aviez pas une bonne Tragédie ; mais en récompense dans ces Pièces si monstrueuses , vous avez des Scènes admirables. Il a manqué jusqu'à présent à presque tous les Auteurs Tragiques de votre Nation , cette pureté, cette conduite régulière , ces bienféances de l'action & du stile , cette élégance , & toutes ces finesses de l'Art , qui ont établi la réputation du Théâtre François depuis le Grand Corneille. Mais vos Pièces les plus irrégulières ont un grand mérite , c'est celui de l'action.

Caractères
du Théâtre
Anglois.

Nous avons en France des Tragédies estimées , qui sont plutôt des conversations qu'elles ne sont la représentation d'un événement. Un Auteur Italien m'écrivait dans une Lettre sur les Théâ-

DISCOURS

tres » Un critico del nostro Pastor fido
» disse che quel componimento era un
» riassunto di bellissimoi Madrigali, credo,
» se vivesse, che direbbe delle Tragedie
» Francesi, che sono un riassunto di belle
» elegie & fontuosi Epitalami.

J'ai bien peur que cet Italien n'ait trop raison. Notre délicatesse excessive nous force quelquefois à mettre en récit ce que nous voudrions exposer aux yeux. Nous craignons de hazarder sur la Scène des Spectacles nouveaux devant une Nation accoutumée à tourner en ridicule tout ce qui n'est pas d'*usage*.

Défauts
du Théâtre
Français.

L'endroit où l'on joue la Comédie, & les abus qui s'y font glissez, sont encore une cause de cette secheresse qu'on peut reprocher à quelques unes de nos Pièces. Les bancs qui sont sur le Théâtre destinés aux Spectateurs, rétrécissent la Scène, & rendent toute action presque impraticable. Ce défaut est cause que les Décorations tant recommandées par les Anciens, sont rarement convenables à la Pièce. Il empêche sur tout que les Acteurs ne passent d'un appartement dans un autre aux yeux des Spectateurs, comme les Grecs & les Romains le pratiquoient sagement pour conserver à la fois l'unité de lieu & la vrai-semblance.

Comment oferions-nous sur nos Théâtres faire paroître, par exemple, l'ombre de Pompée, ou le génie de Brutus, au milieu de tant de jeunes gens qui ne regardent jamais les choses les plus sérieuses que comme l'occasion de dire un bon mot? Comment apporter au milieu d'eux sur la Scène, le corps de Marcus, devant Caton son pere, qui s'écrie: » Heureux jeune homme, tu es mort pour ton pays! O mes amis, laissez-moi compter ces glorieuses blessures! Qui ne voudroit mourir ainsi pour la patrie? Pourquoi n'a-t-on qu'une vie à lui sacrifier! . . . mes amis ne pleurez point ma perte, ne regrettez point mon fils, pleurez Rome, la maitresse du monde n'est plus, ô liberté! ô ma patrie! . . . ô vertu! &c.

Voilà ce que feu M. Addison ne craignit point de faire représenter à Londres; voilà ce qui fut joué, traduit en Italien, dans plus d'une Ville d'Italie. Mais si nous hazardions à Paris un tel spectacle, n'entendez-vous pas déjà le Parterre qui se récrie? Et ne voyez-vous pas nos femmes qui détournent la tête?

Vous n'imaginerez pas à quel point va cette délicatesse. L'Auteur de notre Tragédie de Manlius prit son sujet de la

Pièce Angloise de M. Otway, intitulée, *Venise sauvée*. Le sujet est tiré de l'Histoire de la conjuration du Marquis de Bedemar, écrite par l'Abbé de S. Réal; & permettez-moi de dire en passant que ce morceau d'Histoire, égal peut-être à Saluste, est fort au-dessus & de la Pièce d'Otway & de notre Manlius.

Compara-
raison de
Manlius de
M. de la
Fosse, avec
la Venise
sauvée de
M. Otway.

Premièrement, vous remarquez le préjugé qui a forcé l'Auteur François à déguiser sous des noms Romains une aventure connue, que l'Anglois a traitée naturellement sous les noms véritables. On n'a point trouvé ridicule au Théâtre de Londres, qu'un Ambassadeur Espagnol s'appellât Bedemare; & que des conjurez eussent le nom de Jaffier, de Jacques-Pierre, d'Eliot; cela seul en France eût pu faire tomber la Pièce.

Mais voyez qu'Otway ne craint point d'assembler tous les Conjurez. Renaud prend leurs sermens, assigne à chacun son poste, prescrit l'heure du carnage, & jette de temps en temps des regards inquiets & soupçonneux sur Jaffier dont il se défie. Il leur fait à tous ce discours patétique, traduit mot pour mot de l'Abbé de S. Réal.

Jamais repos si profond ne précéda un trouble si grand. Notre bonne destinée a

aveuglé les plus clairs-voyans de tous les hommes, rassuré les plus timides, endormi les plus soupçonneux, confondu les plus subtils : nous vivons encore, mes chers amis... nous vivons, & notre vie sera bien-tôt funeste aux tyrans de ces lieux, &c.

Qu'a fait l'Auteur François? Il a craint de hazarder tant de Personnages sur la Scène; il se contente de faire réciter par *Renaud* sous le nom de *Rutile*, une foible partie de ce même discours qu'il vient, dit-il, de tenir aux Conjurez. Ne sentez-vous pas par ce seul exposé combien cette Scène Angloise est au-dessus de la Françoisise, la Pièce d'*Otway* fût-elle d'ailleurs monstrueuse.

Avec quel plaisir n'ai-je point vû à Londres votre Tragédie de Jules Cesar, qui depuis cent cinquante années fait les délices de votre Nation? Je ne prétens pas assurément approuver les irrégularitez barbares dont elle est remplie. Il est seulement étonnant qu'il ne s'en trouve pas davantage dans un ouvrage composé dans un siècle d'ignorance, par un homme qui même ne sçavoit pas le Latin, & qui n'eut de Maître que son génie; mais au milieu de tant de fautes grossieres, avec quel ravissement je voyois Brutus tenant encore

Examen
de Jules
Cesar de
Shakesper

un poignard teint du sang de César, assembler le Peuple Romain, & lui parler ainsi du haut de la Tribune aux Harangues.

Romains, compatriotes, amis, s'il est quelqu'un de vous qui ait été attaché à César, qu'il sçache que Brutus ne l'étoit pas moins : Oui, je l'aimois, Romains, & si si vous me demandez pourquoi j'ai versé son sang, c'est que j'aimois Rome davantage. Voudriez-vous voir César vivant, & mourir ses esclaves, plutôt que d'acheter votre liberté par sa mort? César étoit mon ami, je le pleure; il étoit heureux, j'applaudis à ses triomphes; il étoit vaillant, je l'honore; mais il étoit ambitieux, je l'ai tué.

Y a-t-il quelqu'un parmi vous assez lâche pour regretter la servitude. S'il en est un seul, qu'il parle, qu'il se montre; c'est lui que j'ai offensé: Y a-t-il quelqu'un assez infâme pour oublier qu'il est Romain? Qu'il parle, c'est lui seul qui est mon ennemi.

CHOEUR DES ROMAINS.

Personne; Non, Brutus, personne.

BRUTUS.

Ainsi donc je n'ai offensé personne. Voi-

si le corps du Dictateur qu'on vous apporte ; les derniers devoirs lui seront rendus par Antoine , par cet Antoine , qui n'ayant point eu de part au châtement de César , en retirera le même avantage que moi & que chacun de vous , le bonheur inestimable d'être libre. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire : J'ai tué de cette main mon meilleur ami pour le salut de Rome ; je garde ce même poignard pour moi , quand Rome demandera ma vie.

LE CHOEUR.

Vivez , Brutus , vivez à jamais.

Après cette Scène , Antoine vient éveiller de pitié ces mêmes Romains , à qui Brutus avoit inspiré sa rigueur & sa barbarie. Antoine par un discours artificieux ramene insensiblement ces esprits superbes , & quand il les voit radoucis , alors il leur montre le corps de César , & se servant des figures les plus pathétiques , il les excite au tumulte & à la vengeance.

Peut-être les François ne souffriroient pas que l'on fît paroître sur leur Théâtre un Chœur composé d'Artisans & de Plébeïens Romains ; que le corps sanglant de César y fût exposé aux yeux du peuple , &

qu'on excitât ce peuple à la vangeance du haut de la Tribune aux Harangues; c'est à la Coutume qui est la Reine de ce monde, à changer le goût des Nations, & à tourner en plaisir les objets de notre aversion.

Spectacles
horribles
chez les
Grecs.

Les Grecs ont hazardé des Spectacles non moins révoltans pour nous. Hippolite brisé par sa chute; vient compter ses blessures & pousser des cris douloureux. Philoctete tombe dans ses accès de souffrance, un sang noir coule de sa playe. OEdipe couvert du sang qui dégoute encore des restes de ses yeux qu'il vient d'arracher, se plaint des Dieux & des hommes. On entend les cris de Clitemnestre que son propre fils égorge; & Electre crie sur le Théâtre: *Frappez, ne l'épargnez pas, elle n'a pas épargné notre pere.* Prometée est attaché sur un Rocher avec des cloux qu'on lui enfonce dans l'estomac & dans les bras. Les furies répondent à l'ombre sanglante de Clitemnestre par des hurlemens sans aucune articulation. Beaucoup de Tragédies Grecques, en un mot, sont remplies de cette terreur portée à l'excès.

Je sçai bien que les Tragiques Grecs, d'ailleurs superieurs aux Anglois, ont erré en prenant souvent l'horreur pour la ter-

reur;

reur, & le dégoûtant & l'incroyable pour le tragique & le merveilleux. L'Art étoit dans son enfance à Athènes du temps d'Achille, comme à Londres du temps de Shakespear ; mais parmi les grandes fautes des Poètes Grecs, & même des vôtres, on trouve un vray pathétique & de singulières beautés ; & si quelques François qui ne connoissent les Tragédies & les mœurs étrangères que par des traductions & sur des ouï-dire, les condamnent sans aucune restriction, ils sont, ce me semble, comme des aveugles, qui assureroient qu'une roze ne peut avoir de couleurs vives, parce qu'ils en compteroient les épines à tâtons.

Mais si les Grecs & vous, vous passez les bornes de la bienséance, & si surtout les Anglois ont donné des spectacles effroyables, voulant en donner de terribles ; nous autres François aussi scrupuleux que vous avez été téméraires, nous nous arrêtons trop de peur de nous emporter, & quelquefois nous n'arrivons pas au tragique, dans la crainte d'en passer les bornes.

Je suis bien loin de proposer que la Scène devienne un lieu de carnage, comme elle l'est dans Shakespear, & dans ses successeurs, qui n'ayant pas son génie, n'ont

imité que ses défauts ; mais j'ose croire qu'il y a des situations qui ne paroissent encore que dégoûtantes & horribles aux François , & qui bien ménagées , représentées avec art , & surtout adoucies par le charme des beaux vers , pourroient nous faire une sorte de plaisir , dont nous ne nous doutons pas.

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux ,

Qui par l'Art imité ne puisse plaire aux yeux.

Du moins que l'on me dise pourquoi il est permis à nos Héros & à nos Héroïnes de Théâtre de se tuer , & qu'il leur est défendu de tuer personne ? La Scène est-elle moins ensanglantée par la mort d'Atalide qui se poignarde pour son Amant, qu'elle ne le seroit par le meurtre de César ? Et si le spectacle du fils de Caton qui paroît mort aux yeux de son pere , est l'occasion d'un discours admirable de ce vieux Romain, si ce morceau a été applaudi en Angleterre & en Italie par ceux qui sont les plus grands partisans de la bienséance Francoise , si les femmes les plus délicates n'en ont point été choquées , pourquoi les François ne s'y accoutumeroient-ils pas ? la nature n'est-elle pas la même dans tous les hommes ?

Toutes ces loix de ne point ensanglan-

ter la Scène, de ne point faire parler plus de trois Interlocuteurs, &c. sont des loix qui, ce me semble, pourroient avoir quelques exceptions parmi nous, comme elles en ont eu chez les Grecs; il n'en est pas des règles de la bienséance toujours un peu arbitraire, comme des règles fondamentales du Théâtre qui sont les trois unitez. Il y auroit de la foiblesse & de la stérilité à étendre une action au-delà de l'espace du tems & du lieu convenables. Demandez à quiconque aura inféré dans une Pièce trop d'événemens, la raison de cette faute: s'il est de bonne foi, il vous dira qu'il n'a pas eu assez de génie pour remplir sa Pièce d'un seul fait, & s'il prend deux jours & deux villes pour son action, croyez que c'est parce qu'il n'auroit pas eu l'adresse de la resserrer dans l'espace de trois heures, & dans l'enceinte d'un Palais, comme l'exige la vraisemblance.

Il en est tout autrement de celui qui hazarderoit un spectacle horrible sur le Théâtre; il ne choqueroit point la vraisemblance, & cette hardiesse loin de supposer de la foiblesse dans l'Auteur, demanderoit au contraire un grand génie, pour mettre par ses vers de la véritable grandeur dans une action qui sans un stile sublime, ne seroit qu'atroce & dégoûtante.

Bien-séances & unitez.

Cinquième
Acte de
Rodogune.

Voilà ce qu'a osé tenter une fois notre Grand Corneille dans sa Rodogune. Il fait paroître une mere qui en présence de sa Cour & d'un Ambassadeur, veut empoisonner son fils & sa belle-fille après avoir tué son autre fils de sa propre main ; elle leur présente la coupe empoisonnée, & sur leur refus & leurs soupçons, elle la boit elle-même, & meurt du poison qu'elle leur destinoit.

Des coups aussi terribles ne doivent pas être prodiguez, & il n'appartient pas à tout le monde d'oser les frapper. Ces nouveutez demandent une grande circonspection, & une exécution de Maître. Les Anglois eux-mêmes avouent que Shakepear, par exemple, a été le seul parmi eux qui ait pû faire évoquer & parler des ombres avec succès.

Within that circle none durst walk, but he.

Pompe &
dignité du
spectacle
dans la Tra-
gédie.

Plus une action théâtrale est majestueuse ou effrayante, plus elle deviendrait insipide, si elle étoit souvent répétée ; à peu près comme les détails de batailles, qui étant par eux-mêmes ce qu'il y a de plus terrible, deviennent froids & ennuyeux, à force de reparoître souvent dans les Histoires.

La seule Pièce où M. de Racine ait mis du spectacle , c'est son chef-d'œuvre d'Athalie. On y voit un enfant sur un Trône, sa nourrice & des Prêtres qui l'entourent ; une Reine qui commande à ses Soldats de le massacrer , des Levites armez qui accourent pour le défendre. Toute cette action est pathétique ; mais si le stile ne l'étoit pas aussi , elle n'étoit que puérile.

Plus on veut frapper les yeux par un appareil éclatant , plus on s'impose la nécessité de dire de grandes choses ; autrement on ne seroit qu'un décorateur , & non un Poëte Tragique. Il y a près de trente années qu'on représenta la Tragédie de Montefume à Paris , la Scène ouvroit par un spectacle nouveau ; c'étoit un Palais d'un goût magnifique & barbare ; Montefume paroissoit avec un habit singulier ; des Esclaves armez de flèches étoient dans le fonds ; autour de lui étoient huit Grands de sa Cour , prosternez le visage contre terre : Montefume commençoit la Pièce en leur disant ,

Levez-vous , votre Roi vous permet aujourd'hui
Et de l'envifager , & de parler à lui.

Ce spectacle charma , mais voilà tout ce qu'il y eut de beau dans cette Tragédie.

Pour moi j'avoué que ce n'a pas été sans quelque crainte que j'ai introduit sur la Scène Françoise le Sénat de Rome en robes rouges, allant aux Opinions. Je me souvenois que lorsque j'introduisis autrefois dans OEdipe un Chœur de Thébains qui disoit,

O mort, nous implorons ton funeste secours.

O mort, viens nous sauver, viens terminer nos jours.

Le Parterre au lieu d'être frappé du pathétique qui pouvoit être en cet endroit, ne sentit d'abord que le prétendu ridicule d'avoir mis ces vers dans la bouche d'Acteurs peu accoutumés, & il fit un éclat de rire. C'est ce qui m'a empêché dans Brutus de faire parler les Sénateurs, quand Titus est accusé devant eux, & d'augmenter la terreur de la situation, en exprimant l'étonnement & la douleur de ces Pères de Rome, qui sans doute devroient marquer leur surprise autrement que par un jeu muet qui même n'a pas été exécuté.

Au reste, M Y L O R D, s'il y a quelques endroits passables dans cet Ouvrage, il faut que j'avoué que j'en ai l'obligation à des Amis qui pensent comme vous. Ils m'encourageoient à temperer l'austérité

de Brutus par l'amour paternel, afin qu'on admirât & qu'on plaignît l'effort qu'il se fait en condamnant son fils. Ils m'exhortoient à donner à la jeune Tullie un caractère de tendresse & d'innocence, parce que si j'en avois fait une Héroïne altière, qui n'eût parlé à Titus que comme à un Sujet qui devoit servir son Prince; alors Titus auroit été avili, & l'Ambassadeur eût été inutile. Ils vouloient que Titus fût un jeune homme furieux dans ses passions, aimant Rome & son Pere, adorant Tullie, se faisant un devoir d'être fidèle au Sénat même dont il se plaignoit, & emporté loin de son devoir par une passion dont il avoit cru être le maître.

Conseils
d'un excel-
lent Criti-
que.

En effet, si Titus avoit été de l'avis de sa Maitresse, & s'étoit dit à lui-même de bonnes raisons en faveur des Rois, Brutus alors n'eût été regardé que comme un Chef de Rebelles, Titus n'auroit plus eu de remords, son Pere n'eût plus excité la pitié.

Gardez, me disoient-ils, que les deux enfans de Brutus paroissent sur la Scène; vous sçavez que l'intérêt est perdu quand il se partage: mais surtout que votre Pièce soit simple; imitez cette beauté des Grecs, croyez que la multiplicité

dés événemens & des intérêts compliquez, n'est que la ressource des génies stériles, qui ne sçavent pas tirer d'une seule passion de quoi faire cinq Actes. Tâchez de travailler chaque Scène comme si c'étoit la seule que vous eussiez à écrire. Ce sont les beautés de détail qui soutiennent les Ouvrages en vers, & qui les font passer à la postérité. C'est souvent la maniere singuliere de dire des choses communes, c'est cet Art d'embellir par la diction ce que pensent, & ce que sentent tous les hommes, qui fait les Grands Poètes. Il n'y a ni sentimens recherchez, ni aventure Romanesque dans le quatrième Livre de Virgile; il est tout naturel, & c'est l'effort de l'esprit humain. M. Racine n'est si au-dessus des autres qui ont tous dit les mêmes choses que lui, que parce qu'il les a mieux dites. Corneille n'est véritablement Grand, que quand il s'exprime aussi-bien qu'il pense. Souvenez-vous de ce précepte de M. Despreaux,

Et que tout ce qu'il dit facile à retenir,

De son Ouvrage en vous laisse un long souvenir.

Voilà ce que n'ont point tant d'Ouvrages Dramatiques, que l'Art d'un Acteur, & la figure & la voix d'une Actrice ont fait

valoir sur nos Théâtres. Combien de Pièces mal écrites ont eû plus de représentations que *Cinna* & *Britannicus* ; mais on n'a jamais retenu deux vers de ces foibles Poëmes , au lieu qu'on sçait *Britannicus* & *Cinna* par cœur. En vain le *Regulus de Pradon* a fait verser des larmes par quelques situations touchantes , l'Ouvrage & tous ceux qui lui ressemblent sont méprisés , tandis que leurs Auteurs s'applaudissent dans leurs Préfaces.

Il me semble , M Y L O R D , que vous m'allez demander comment des Critiques si judicieux ont pû me permettre de parler d'amour dans une Tragédie dont le titre est *Junius Brutus* , & de mêler cette passion avec l'austère vertu du Sénat Romain , & la politique d'un Ambassadeur ?

De l'amour,

On reproche à notre Nation d'avoir amolli le Théâtre par trop de tendresse , & les Anglois méritent bien le même reproche depuis près d'un siècle ; car vous avez toujours un peu pris nos modes & nos vices. Mais me permettrez-vous de vous dire mon sentiment sur cette matiere ?

Vouloir de l'amour dans toutes les Tragédies me paroît un goût efféminé ; l'en proscrire toujours est une mauvaise humeur bien déraisonnable.

Le Théâtre soit Tragique , soit Comique , est la peinture vivante des passions humaines ; l'ambition d'un Prince est représentée dans la Tragédie ; la Comédie tourne en ridicule la vanité d'un Bourgeois. Ici vous riez de la coquetterie & des intrigues d'une Citoyenne ; là vous pleurez la malheureuse passion de Phédre ; de même l'amour vous amuse dans un Roman , & il vous transporte dans la Didon de Virgile.

L'amour dans une Tragédie n'est pas plus un défaut essentiel , que dans l'Enéide ; il n'est à reprendre que ; quand il est amené mal à propos , ou traité sans Art.

Les Grecs ont rarement hasardé cette passion sur le Théâtre d'Athènes. Premièrement , parce que leurs Tragédies n'ayant roulé d'abord que sur des sujets terribles , l'esprit des Spectateurs étoit plié à ce genre de spectacles ; secondement , parce que les femmes menaient une vie infiniment plus retirée que les nôtres , & qu'ainsi le langage de l'amour n'étant pas comme aujourd'hui le sujet de toutes les conversations , les Poètes en étoient moins invitez à traiter cette passion , qui de toutes est la plus difficile à représenter , par les ménagemens infinis qu'elle demande.

Une troisième raison qui me paroît assez forte, c'est que l'on n'avoit point de Comédiennes ; les rôles de femme étoient jouez par des hommes masquez. Il semble que l'amour eût été ridicule dans leur bouche.

C'est tout le contraire à Londres & à Paris, & il faut avouer que les Auteurs n'auroient guères entendu leurs intérêts, ni connu leur auditoire, s'ils n'avoient jamais fait parler les Oldeélds, ou les Duclos & les Lecouvreur, que d'ambition & de politique.

Le mal est que l'amour n'est souvent chez nos Héros de Théâtre que de la galanterie, & que chez les vôtres il dégénere quelquefois en débauche.

Dans notre Alcibiade, Pièce très-suivie, mais foiblement écrite, & ainsi peu estimée, on a admiré long-tems ces mauvais vers que récitoit d'un ton séduisant l'Esopus du dernier siècle.

Ah ! lorsque pénétré d'un amour véritable,

Et gémissant aux pieds d'un objet adorable,

J'ai connu dans ses yeux timides ou distraits

Que mes soins de son cœur ont pu troubler la paix,

Que par l'aveu secret d'une ardeur mutuelle

La mienne a pris encore une force nouvelle.

Dans ces momens si doux j'ai cent fois éprouvé,
Qu'un mortel peut goûter un bonheur achevé.

Dans votre Venise sauvée, le vieux Renaud veut violer la femme de Jaffier, & elle s'en plaint en termes assez indécents, jusqu'à dire qu'il est venu à elle *un bouton d.*

Pour que l'amour soit digne du Théâtre Tragique, il faut qu'il soit le nœud nécessaire de la Pièce, & non qu'il soit amené par force pour remplir le vuide de vos Tragédies & des nôtres qui sont toutes trop longues; il faut que ce soit une passion véritablement Tragique, regardée comme une foiblesse, & combattue par des remords: Il faut ou que l'amour conduise aux malheurs & aux crimes, pour faire voir combien il est dangereux, ou que la vertu en triomphe, pour montrer qu'elle n'est pas invincible; sans cela ce n'est plus qu'un amour d'Eglogue ou de Comédie.

C'est à vous, M Y L O R D, à décider si j'ai rempli quelques-unes de ces conditions; mais que vos Amis daignent surtout ne point juger du génie & du goût de notre Nation par ce Discours, & par cette Tragédie que je vous envoie. Je suis peut-être un de ceux qui cultivent les Lettres en France avec moins de succès; & si les sentimens

que je soumets ici à votre censure, sont désapprouvez, c'est à moi seul qu'en appartient le blâme.

Au reste, je dois vous dire que dans le grand nombre de fautes dont cette Tragédie est pleine, il y en a quelques-unes contre l'exacte pureté de notre Langue. Je ne suis point un Auteur assez considérable pour qu'il me soit permis de passer quelquefois par-dessus les règles sévères de la Grammaire.

Il y a un endroit où Tullie dit,

Rome & moi dans un jour ont vû changer leur sort.

Il falloit dire pour parler purement,

Rome & moi dans un jour avons changé de sort.

J'ai fait la même faute en deux ou trois endroits, & c'est beaucoup trop dans un Ouvrage dont les défauts sont rachetez par si peu de beautez.

Catalogue abrégé de quelques Livres qui
se trouvent chez le même
Libraire.

L'Antiquité du P. Montfaucon en 15 Volumes in folio.

Histoire des Juifs par M. Arnaud d'Andilly, in fol. remplie de planches gravées en taille-douce d'Hollande.

Histoire generale d'Espagne de Mariana, traduite en François, en six Vol. in quarto, avec des Cartes, des Notes, & des Médailles.

Histoire d'Angleterre de Rapin Thoiras, in 4. 10. Vol. de Hollande.

La Henriade de M. de Voltaire, in 8. Nouvelle Edition de Londres, corrigée & augmentée par l'Auteur de beaucoup de Vers, de Notes, & d'une Préface Historique. 1731.

*De M. d'*HAMILTON.

Le Conte du Bélier, in 12. 1730.

Les quatre Facardins, in 12. 1730.

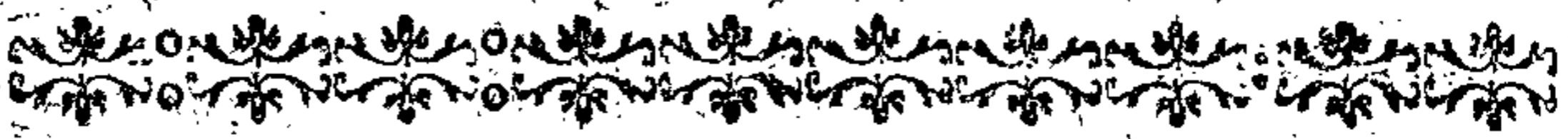
Histoire de Fleur d'Epine, in 12. 1730.

Oeuvres mêlées en Prose & en Vers par le même, in 12. 1731.

Mémoires de la vie du Comte de Grammont par le même. Nouvelle Edition, in 12. 1731. d'Hollande, corrigée & augmentée d'une Epître Dédicatoire, & d'un Abregé de la Vie de l'Auteur.

Essay Philosophique concernant l'entendement

- humain par M. Locke, in 4. de Hollande.
- Mémoires de la vie du Czar dernier mort. in 12.
4. Vol. d'Hollande.
- Oeuvres de M. l'Abbé de S. Réal. Nouvelle Edition corrigée & augmentée en 5 vol. in 12.
1730.
- Les Oeuvres de Rousseau, in 12. 4. vol. d'Hollande, avec toutes les figures.
- Métamorphoses d'Ovide, par M. l'Abbé Banier, in 12. 3 vol. avec Figures.
- Amosis Prince Egyptien. Histoire merveilleuse.
Hypalque Prince Scythe. Histoire merveilleuse.
Les Freres jumeaux. Nouvelle Historique tirée de l'Espagnol, in 12. 1730.
- Les Veillées de Thessalie, in 12. 1731. sous presse.
- Amusemens sérieux & comiques par Dufreny, in 12.
- Lettres sur les Anglois & sur les François, & sur les voyages, in 12. d'Hollande.
- Oeuvres d'Horace par M. Dacier, in 12. 10 vol. de Hollande.
- Le Térence de Madame Dacier, in 12. 3. vol. remplis de Figures de Hollande.
- Nouveaux Contes à rire, ou Aventures plaisantes, in 12. 2. vol. de Hollande, remplis de Figures.
- Supplément au Dictionnaire de M. Bayle, in fol. Genève.



ACTEURS.

JUNIUS BRUTUS,
VALERIUS PUBLICOLA, } Consuls.

TITUS, fils de Brutus.

TULLIE, fille de Tarquin.

ALGINE, Confidente de Tullie.

ARONS, Ambassadeur de Porfenna.

MESSALA, Ami de Titus.

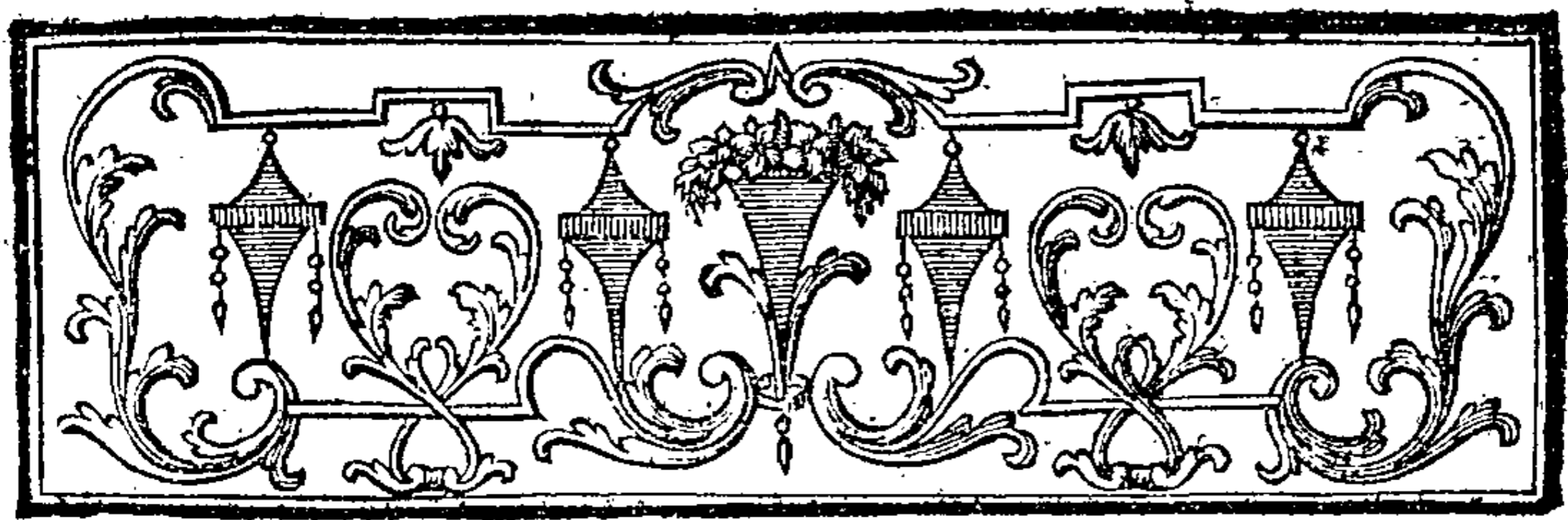
PROCULUS, Tribun Militaire.

ALBIN, Confident d'Arons.

SENATEURS.

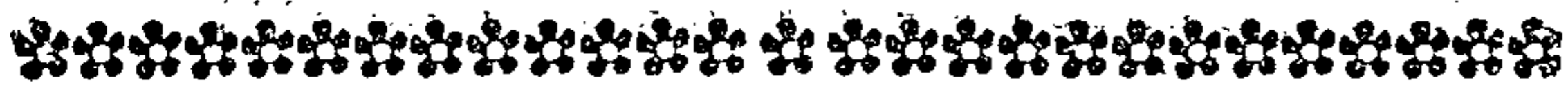
LICTEURS.

BRUTUS



BRUTUS.

ACTE PREMIER.



SCENE I.

Le Théâtre représente une partie de la Maison des Consuls sur le Mont Tarpeïen ; le Temple du Capitole se voit dans le fonds. Les Sénateurs sont assemblés entre le Temple & la Maison, devant l'Autel de Mars. Brutus & Valerius Publicola, Consuls, président à cette assemblée ; les Sénateurs sont rangés en demi cercle. Des Licteurs avec leurs faisceaux sont debout derrière les Sénateurs.

BRUTUS.

DEstructeurs des Tirans, vous qui n'avez pour Rois
Que les Dieux de Numa, vos Vertus, & nos Loix ;
Enfin notre Ennemi commence à nous connoître.

Ce superbe Toscan, qui ne parloit qu'en maître,

A

Porfenna, de Tarquin, ce formidable appui,
 Ce Tyran, Protecteur d'un Tyran comme lui,
 Qui couvre, de son camp, les rivages du Tibre;
 Respecte le Senat, & craint un Peuple libre.

Aujourd'hui devant vous, abaissant sa hauteur,
 Il demande à traiter par un Ambassadeur;
 Arons qu'il nous députe, en ce moment s'avance;
 Aux Senateurs de Rome il demande audience;
 Il attend dans ce Temple: & c'est à vous de voir
 S'il le faut refuser, s'il le faut recevoir.

VALERIUS PUBLICOLA.

Quoiqu'il vienne annoncer, quoiqu'on puisse en at
 tendre;

Il le faut à son Roy renvoyer, sans l'entendre;

Tel est mon sentiment. Rome ne traite plus

Avec ses Ennemis, que quand ils sont vaincus.

Votre Fils, il est vrai, vengeur de sa Patrie,

A deux fois repoussé le Tiran d'Etrurie;

Je sçai tout ce qu'on doit à ses vaillantes mains;

Je sçai qu'à votre exemple il sauva les Rômaines;

Mais ce n'est point assez. Rome, assiegée encore,
 Voit dans les champs voisins ces Tirans, qu'elle ab-
 horre,
 Que Tarquin satisfasse aux Ordres du Sénat,
 Exilé par nos Loix, qu'il sorte de l'Etat,
 De son coupable aspect, qu'il purge nos Frontières:
 Et nous pourrons ensuite écouter ses prières.
 Ce nom d'Ambassadeur a paru vous frapper;
 Tarquin n'a pû nous vaincre, il cherche à nous
 tromper.
 L'Ambassadeur d'un Roy n'est toujours redoutable,
 Ce n'est qu'un ennemi, sous un titre honorable,
 Qui vient, rempli d'orgueil, ou de dextérité,
 Insulter ou trahir, avec impunité.
 Rome! n'écoute point leur séduisant langage;
 Tout art t'est étranger; combattre est ton partage;
 Confonds tes ennemis, de ta gloire irrités;
 Tombe, ou puni les Rois; ce sont-là tes traités.

B R U T U S. *Seul.*
 Rome ! sçait à quel point sa liberté m'est chère ;
 Mais, plein du même esprit, mon sentiment diffère ;
 Je voy cette Ambassade, au nom des Souverains,
 Comme un premier hommage aux citoyens Romains ;
 Accoutumons des Rois la fierté despotique,
 A traiter en égale avec la République,
 Attendant que du Ciel remplissant les décrets,
 Quelque jour avec elle ils traitent en sujets.
 Arons vient voir ici Rome, encor chancelante,
 Découvrir les ressorts de sa grandeur naissante,
 Epier son génie, observer son pouvoir ;
 Romains, c'est pour cela qu'il le faut recevoir.
 L'ennemi du Sénat connoitra qui nous sommes ;
 Et l'esclave d'un Roy va voir enfin des hommes,
 Que dans Rome à loisir il porte ses regards ;
 Il la verra dans vous, vous êtes ses remparts.
 Qu'il revere en ces lieux le Dieu qui nous rassemble,
 Qu'il paroisse au Sénat, qu'il l'écoute, & qu'il tremble.
*Les Sénateurs se levent, & s'approchent un moment, pour
 donner leurs voix.*

TRAGÉDIE.

VALERIUS PUBLICOLA.

Je vois tout le Sénat passer à votre avis.

Rome & vous, l'ordonnez. A regret j'y fouscris ;

Licteurs, qu'on l'introduise ; & puisse sa présence

N'apporter en ces lieux rien dont Rome s'offense.

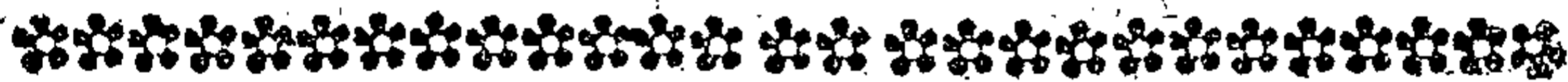
A Brutus.

C'est sur vous seul ici que nos yeux font ouverts ;

C'est vous qui le premier avez rompu nos fers ;

De notre liberté soutenez la querelle ;

Brutus en est le pere, & doit parler pour elle.



SCÈNE II.

LE SENAT, ARONS, ALBIN, SUITE.

Arons entre par le côté du Théâtre, précédé de deux Licteurs, & d'Albin son Confident, il passe devant les Consuls & le Sénat, qu'il salue, & il va s'asseoir sur un siége préparé pour lui sur le devant du Théâtre.

ARONS.

Consuls, & vous Sénat, qu'il m'est doux d'être
admis
Dans ce Conseil sacré de sages Ennemis !

A iij

De voir tous ces Héros, dont l'équité sévère
 N'eut jusques aujourd'hui qu'un reproche à se faire ;
 Témoin de leurs exploits, d'admirer leurs vertus,
 D'écouter Rome enfin, par la voix de Brutus ;
 Loin des cris de ce peuple indocile & barbare,
 Que la fureur conduit, réunit & sépare,
 Aveugle dans sa haine, aveugle en son amour,
 Qui menace & qui craint, regne & sert en un jour ;
 Dont l'audace

BRUTUS.

Arrêtez, sçachez qu'il faut qu'on nomme
 Avec plus de respect les Citoyens de Rome ;
 La gloire du Sénat est de représenter
 Ce Peuple vertueux, que l'on ose insulter.
 Quittés l'art avec nous, quittés la flatterie ;
 Ce poison qu'on prépare à la Cour d'Etrurie,
 N'est point encore connu dans le Sénat Romain.
 Poursuivez

ARONS.

Moins piqué d'un discours si hautain,

Que touché des malheurs où cet Etat s'expose,
 Comme un de ses enfans j'embrasse ici sa cause ;
 Vous voyez quel orage éclate autour de vous ;
 C'est en vain que Titus en détourna les coups ;
 Je vois avec regret, sa valeur & son zèle
 N'asûrer aux Romains qu'une chute plus belle :
 Sa victoire affoiblit vos remparts désolés.
 Du sang qui les inonde ils semblent ébranlés.
 Ah ! ne refusez plus une paix nécessaire.
 Si du Peuple Romain le Sénat est le père,
 Porfenna l'est des Rois que vous persécutez.

Mais vous, du nom Romain vangeurs si redoutés,
 Vous des droits des mortels éclairés interprètes,
 Vous qui jugez les Rois, regardés où vous êtes ;
 Voici ce Capitole, & ces mêmes Autels,
 Où jadis, attestant tous les Dieux immortels,
 J'ai vû chacun de vous, brûlant d'un autre zèle,
 A Tarquin votre Roy, jurer d'être fidèle,
 Quels Dieux ont donc changé les droits des Sou-
 verains ?
 Quel pouvoir a rompu des noeuds jadis si saints ?

Qui du front de Tarquin ravit le diadème ?

Qui peut de vos sermens vous dégager ?

B R U T U S.

Lui-même.

N'alléguez point ces noeuds que le crime a rompus,
 Ces Dieux qu'il outragea, ces droits qu'il a perdus ;
 Nous avons fait, Arons, en lui rendant hommage,
 Serment d'obéissance, & non point d'esclavage.
 Et puisqu'il vous souvient d'avoir vû dans ces lieux
 Le Sénat à ses pieds, faisant pour lui des vœux ;
 Songez qu'en ce lieu même, à cet Autel auguste,
 Devant ces mêmes Dieux, il jura d'être juste,
 De son Peuple & de lui tel étoit le lien ;
 Il nous rend nos sermens, lorsqu'il trahit le sien ;
 Et dès qu'aux Loix de Rome il ose être infidèle,
 Rome n'est plus sujette, & lui seul est rebelle.

A R O N S.

Ah ! quand il feroit vray que l'absolu pouvoir
 Eût entraîné Tarquin par-de-là son devoir,
 Qu'il en eût trop suivi l'amorce enchanteresse.

Quel homme est sans erreur ? & quel Roi sans foiblesse ?

Est-ce à vous de prétendre au droit de le punir ?

Vous nez tous ses sujets , vous faits pour obéir !

Un fils ne s'arme point contre un coupable père.

Il détourne les yeux , le plaint , & le révère.

Les droits des Souverains , sont-ils moins précieux ?

Nous sommes leurs enfans , leurs Juges sont les Dieux ,

Si le Ciel quelquefois les donne en sa colére ,

N'allez pas mériter un present plus sévère ,

Trahir toutes les Loix , en voulant les vanger ,

Et renverser l'Etat , au lieu de le changer.

Instruit par le malheur (ce grand Maître de l'homme)

Tarquin fera plus juste , & plus digne de Rome.

Vous pouvez raffermir par un accord heureux ,

Des Peuples & des Rois les légitimes noeuds ,

Et faire encor fleurir la liberté publique ,

Sous l'ombrage sacré du pouvoir monarchique.

B R U T U S.

Arons , il n'est plus temps ; chaque Etat a ses Loix ,

Qu'il tient de sa nature , ou qu'il change à son choix ;

Esclaves de leurs Rois, & même de leurs Prêtres,
Les Toscans semblent nez pour servir sous des Maîtres;
Et de leur chaîne antique adorateurs heureux,
Voudroient que l'Univers fut esclave comme eux.
La Grece entiere est libre, & la molle Ionie
Sous un joug odieux languit assujettie.
Rome eut ses Souverains, mais jamais absolus.
Son premier citoyen fut le grand Romulus;
Nous partagions le poids de sa grandeur suprême;
Numa, qui fit nos Loix, y fut soumis lui-même;
Rome enfin, je l'avoüe, a fait un mauvais choix:
Chez les Toscans, chez vous, elle a choisi ses Rois;
Ils nous ont apporté du fond de l'Etrurie
Les vices de leur Cour, avec la tyrannie.

Il se leve;

Pardonnez-nous grands Dieux! si le Peuple Romain
A tardé si long-temps à condamner Tarquin.
Le sang qui regorgea sous ses mains meurtrieres,
De notre obéissance a rompu les barrieres.
Sous un Sceptre de fer tout ce Peuple abbatu,

A force de malheurs a repris sa vertu ;
 Tarquin nous a remis dans nos droits légitimes ;
 Le bien public est né de l'excès de ses crimes :
 Et nous donnons l'exemple à ces mêmes Toscans,
 S'ils pouvoient , à leur tour , être las des Tirans.

Les Consuls descendent vers l'Autel , & le Sénat se leve.

O Mars ! Dieu des Héros , de Rome , & des batailles,
 Qui combats avec nous , qui défends ces murailles !
 Sur ton Autel sacré , Mars , reçois nos sermens ,
 Pour ce Sénat , pour moi , pour tes dignes enfans !
 Si dans le sein de Rome il se trouvoit un traître ,
 Qui regrettât les Rois , & qui voulût un maître ,
 Que le perfide meure au milieu des tourmens :
 Que sa cendre coupable , abandonnée aux vents ,
 Ne laisse ici qu'un nom , plus odieux encore
 Que le nom des Tyrans , que Rome entière abhorre.

A R O N S ,

avançant vers l'Autel.

Et moi , sur cet Autel qu'ainsi vous profanez ,
 Je jure au nom du Roy que vous abandonnez ,

Au nom de Porfenna, vangeur de sa querelle,
A vous, à vos enfans, une guerre immortelle.

Les Sénateurs font un pas vers le Capitole.

Sénateurs arrêtez, ne vous séparez pas ;
Je ne me suis pas plaint de tous vos attentats ;
La Fille de Tarquin, dans vos mains demeurée,
Est-elle une victime, à Rome consacrée ?
Et donnez-vous des fers à ses royales mains,
Pour mieux braver son pere, & tous les Souverains ?
Que dis-je ! tous ces biens, ces trésors, ces richesses,
Que des Tarquins dans Rome épuisoient les largesses,
Sont-ils votre conquête, ou vous font-ils donner ?
Est-ce pour les ravir que vous le détrônez ?
Sénat, si vous l'osez, que Brutus les dénie.

BRUTUS, *se tournant vers ARONS.*

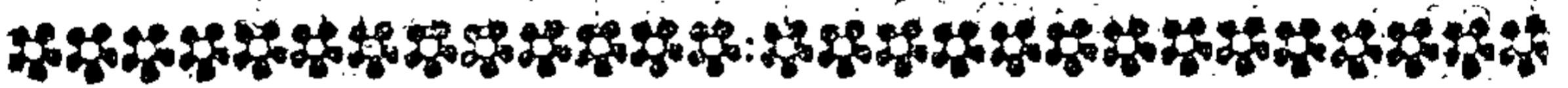
Vous connoissez bien mal, & Rome, & son génie,
Ces Sénateurs & moi, vangeurs de l'équité,
Ont blanchi dans la pourpre, & dans la pauvreté,
Au-dessus des trésors, que sans peine ils vous cèdent ;
Leur gloire est de dompter les Rois qui les possèdent.

Prenez cet Or, Arons, il est vil à nos yeux.
Quant au malheureux Sang d'un Tiran odieux,
Malgré la juste horreur que j'ai pour sa Famille,
Le Sénat à mes soins a confié sa fille.
Elle n'a point ici de ces respects flatteurs,
Qui des enfans des Rois empoisonnent les cœurs;
Elle n'a point trouvé la pompe & la mollesse,
Dont la Cour des Tarquins enivra sa jeunesse.
Mais je sçais ce qu'on doit de bontez & d'honneur,
A son sexe, à son âge, & sur tout au malheur.
Dès ce jour en son camp que Tarquin la revoie,
Mon cœur même en conçoit une secrette joye.
Qu'aux Tyrans désormais rien ne reste en ces lieux,
Que la haine de Rome, & le courroux des Dieux.
Pour emporter au camp l'Or qu'il faut y conduire,
Rome vous donne un jour; ce temps doit vous suffire;
Ma maison cependant est votre sûreté:
Jouïssiez-y des droits de l'hospitalité.
Voilà ce que par moi le Sénat vous annonce.
Ce soir à Porfenna reportez sa réponse.

Reportez-lui la guerre : & dites à Tarquin
Ce que vous avez vû, dans le Sénat Romain.

Aux Sénateurs.

Et nous du Capitole, allons orner le faite
Des lauriers, dont mon fils vient de ceindre sa tête ;
Suspendons ces drapeaux, & ces dards tout sanglans,
Que ses heureuses mains ont ravis aux Toscans,
Ainsi puisse toujours, plein du même courage,
Mon sang, digne de vous, vous servir d'âge en âge,
Dieux, protégez ainsi contre nos Ennemis
Le Consulat du Pere, & les armes du Fils !



SCÈNE III.

ARONS, ALBIN,

*Qui sont supposés être entrés de la salle d'Audience dans
un autre appartement de la maison de Brutus.*

ARONS.

AS-tu bien remarqué cet orgueil inflexible,
Cet esprit d'un Sénat, qui se croit invincible ?
Il le feroit Albin, si Rome avoit le temps

D'affermir cette audace au cœur de ses enfans ;
 Croi-moi, la liberté que tout mortel adore,
 Que je veux leur ôter, mais que j'admire encore,
 Donne à l'homme un courage, inspire une grandeur,
 Qu'il n'eût jamais trouvés dans le fond de son cœur.
 Sous le joug des Tarquins, la Cour & l'esclavage
 Amolissoit leurs mœurs, énervoit leur courage ;
 Leurs Rois trop occupés à dompter leurs sujets,
 De nos heureux Toscans, ne troubloient point la paix.
 Mais si ce fier Sénat réveille leur génie,
 Si Rome est libre, Albin, c'est fait de l'Italie.
 Ces Lions, que leur Maître avoit rendus plus doux,
 Vont reprendre leur rage, & s'élançer sur nous.
 Etouffons dans leur sang la semence féconde,
 Des maux de l'Italie, & des troubles du monde ;
 Affranchissons la terre, & donnons aux Romains
 Ces fers qu'ils destinoient au reste des humains.
 Messala viendra-t'il ? pourrai-je ici l'entendre ?
 Osera-t'il

ALBIN.

Seigneur, il doit ici se rendre ;
A toute heure il y vient. Titus est son appui.

ARONS.

As-tu pu lui parler ? puis-je compter sur lui ?

ALBIN.

Seigneur, ou je me trompe, ou Messala conspire,
Pour changer ses destins plus que ceux de l'Empire.
Il est ferme, intrépide, autant que si l'honneur
Ou l'amour du país excitoient sa valeur ;
Maître de son secret, & maître de lui-même ;
Impénétrable, & calme, en sa fureur extrême,

ARONS.

Tel autre fois dans Rome il parut à mes yeux,
Lorsque Tarquin, régnañt, me reçut dans ces lieux ;
Et ses Lettres depuis, . . . mais je le vois paroître.

SCENE IV.

SCÈNE IV.

ARONS, MESSALA, ALBIN.

ARONS.

Généreux Messala, l'appuy de votre maître,
 Eh bien, l'Or de Tarquin, les présens de mon Roy
 Des Sénateurs Romains, n'ont pu tenter la foy!
 Les plaisirs d'une Cour, l'espérance, la crainte,
 A ces cœurs endurcis, n'ont pu porter d'atteinte!
 Ces fiers Patriciens, sont-ils autant de Dieux
 Jugeant tous les mortels, & ne craignant rien d'eux?
 Sont-ils sans passion, sans intérêt, sans vice?

MESSALA.

Ils osent s'en vanter; mais leur feinte justice,
 Leur âpre austérité, que rien ne peut gagner,
 N'est dans ces cœurs hautains que la soif de regner;
 Leur orgueil foule aux pieds l'orgueil du Diadème;
 Ils ont brisé le joug, pour l'imposer eux-même;

De notre liberté ces illustres vangeurs,
Armés pour la défendre, en sont les oppresseurs ;
Sous les noms séduifants, de Patrons , & de Peres ,
Ils affectent des Rois les démarches altieres ;
Rome a changé de fers, & sous le joug des Grands ,
Pour un Roy qu'elle avoit, a trouvé cent Tirans.

A R O N S.

Parmi vos Citoyens, en est-il d'assez sage,
Pour détester tout bas cet indigne esclavage ?

M E S S A L A.

Peu sentent leur état, leurs esprits égarés,
De ce grand changement sont encore enyvres ;
Le plus vil Citoyen, dans sa bassesse extrême,
Ayant chassé les Rois, pense être Roy lui-même.
Mais je vous l'ai mandé, Seigneur, j'ai des amis,
Qui sous ce joug nouveau sont à regret soumis,
Qui dédaignant l'erreur des Peuples imbéciles,
Dans ce torrent fougueux restent seuls immobiles ;
Des mortels éprouvés, dont la tête & le bras
Sont faits pour ébranler, ou changer les Etats.

A R O N S.

De ces braves Romains, que faut-il que j'espere ?
 Serviront-ils leur Prince ?

M E S S A L A.

Ils sont prêts à tout faire ;

Tout leur sang est à vous ; mais ne prétendez pas

Qu'en aveugles fujets ils servent des ingrats.

Ils ne se piquent point, du devoir fanatique,

De servir de victime au pouvoir despotique,

Ni du zèle insensé de courir au trépas,

Pour vanger un Tiran qui ne les connoît pas.

Tarquin promet beaucoup ; mais devenu leur maître

Il les oubliera tous, ou les craindra peut-être.

Je connois trop les Grands ; dans le malheur amis,

Ingrats dans la fortune, & bien-tôt ennemis :

Nous sommes de leur gloire un instrument servile,

Rejeté par dedain, dès qu'il est inutile,

Et brisé sans pitié, s'il devient dangereux.

A des conditions on peut compter sur eux ;

Ils demandent un Chef, digne de leur courage,

B ij

Dont le nom seul impose à ce Peuple volage.
 Un Chef assez puissant, pour obliger le Roy,
 Même après le succès, à nous tenir sa foy ;
 Ou si de nos desseins la trame est découverte,
 Un Chef assez hardi pour vanger notre perte.

ARONS.

Mais vous m'aviez écrit que l'orgueilleux Titus

MESSALA.

Il est l'apui de Rome, il est fils de Brutus ;
 Cependant

ARONS,

De quel œil voit-il les injustices ;
 Dont ce Sénat superbe a payé ses services ?
 Lui seul a sauvé Rome ; & toute sa valeur
 En vain du Consulat lui mérita l'honneur ;
 Je sçai qu'on le refuse.

MESSALA.

Et je sçai qu'il murmure ;
 Son cœur altier & prompt est plein de cette injure ;

Pour toute récompense il n'obtient qu'un vain bruit,
 Qu'un triomphe frivole, un éclat qui s'enfuit.
 J'observe d'assez près son ame impérieuse,
 Et de son fier courroux la fougue impétueuse ;
 Dans le Champ de la Gloire il ne fait que d'entrer ;
 Il y marche en aveugle, on l'y peut égarer ;
 La bouillante jeunesse est facile à séduire.
 Mais que de Préjugés nous aurions à détruire ?
 Rome, un Consul, un pere, & la haine des Rois,
 Et l'horreur de la honte, & sur tout ses exploits.
 Connoissez donc Titus, voyez toute son ame,
 Le courroux qui l'aigrit, le poison qui l'enflâme ;
 Il brûle pour Tullie ;

A R O N S.

Il l'aimeroit ?

M E S S A L A.

Seigneur,

A peine ai-je arraché ce secret de son cœur,
 Il en rougit lui-même : & cette ame inflexible
 N'ose avouer qu'elle aime, & craint d'être sensible ;

Parmi les passions dont il est agité,
Sa plus grande fureur est pour la liberté.

A R O N S.

C'est donc des sentimens & du cœur d'un seul homme
Qu'aujourd'hui, malgré moi, dépend le sort de Rome!

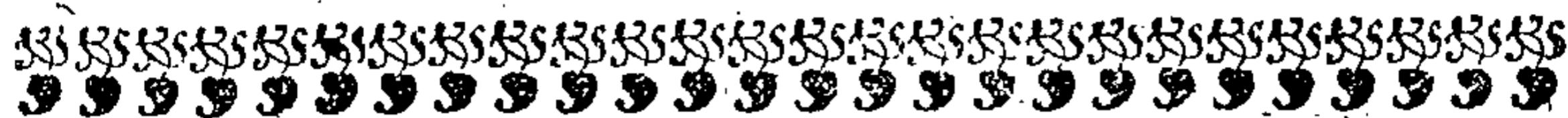
A Albin.

Ne nous rebutons pas. Préparez-vous Albin,
A vous rendre sur l'heure aux tentes de Tarquin.

A Messala.

Entrons chez la Princesse ; un peu d'expérience
M'a pu du cœur humain donner quelque science ;
Je lirai dans son ame : & peut-être ses mains
Vont former l'heureux piège, où j'attens les Romains

Fin du premier Acte.



ACTE SECON D.

SCENE I.

Le Théâtre représente, ou est supposé représenter un Appartement du Palais des Consuls.

TULLIE. ALGINE.

ALGINE.

OUi vous allez regner; le destin moins sévère
 Vous rend tout ce qu'il ôte à Tarquin votre père;
 Un hymen glorieux va ranger sous vos loix
 Un Peuple obéissant, & fidèle à ses Rois.
 Un grand Roy vous attend; l'heureuse Ligurie
 Va vous faire oublier cette ingrate Patrie.

Cependant votre cœur ouvert aux déplaisirs,
 Dans ses prospérités s'abandonne aux soupirs;
 Vous accusez les Dieux qui pour vous s'attendrissent
 Vos yeux semblent éteints des pleurs qui les rem-
 plissent.

Ah ! si mon amitié, partageant vos malheurs,
N'a connu de tourmens, que vos seules douleurs ;
Si vous m'aimez, parlez ; quel chagrin vous dévore ?
Pourriez-vous en partant regretter Rome encore ?

TULLIE.

Rome ? séjour sanglant de carnage & d'horreur !
Rome ? tombeau du Trône & de tout mon bonheur !
Lieux où je suis encore aux fers abandonnée !
Demeure trop funeste au sang dont je suis née ;
Rome ! pourquoi faut-il qu'en cet affreux séjour
Un Héros vertueux, Titus ait vû le jour ?

ALGINE.

Quoi ! de Titus encor l'ame préoccupée,
Vous en gémissiez seule, & vous m'aviez trompée ?
Quoi ! vous qui vous vantiez de ne voir en Titus
Que l'ennemi des Rois, que le fils de Brutus ;
Qu'un destructeur du Trône, armé pour la ruine ;
Vous qui le haïssiez

TULLIE.

Je le croïois, Algine.

Honteuse de moi-même, & de ma folle ardeur,
 Je cherchois à douter du crime de mon cœur.
 Avec toi renfermée, & fuyant tout le monde,
 Me livrant dans tes bras à ma douleur profonde,
 Hélas ! je me flattois de pleurer avec toi,
 Et la mort de mon frere, & les malheurs du Roy.
 Ma douleur quelquefois me sembloit vertueuse ;
 Je détournois les yeux de sa source honteuse ;
 Je me trompois ; pardonne, il faut tout avouer.
 Ces pleurs que tant de fois tu daignas essuyer,
 Que d'un frere au tombeau me demandoit la cendre ;
 L'amour les arracha ; Titus les fit répandre.
 Je sens trop à son nom d'où partoient mes ennuis ;
 Je sens combien je l'aime, alors que je le fuis ;
 Cet ordre, cet hymen, ce départ qui me tuë,
 M'arrachent le bandeau, qui me couvroit la vûë ;
 Tu vois mon ame entiere, & toutes ses erreurs.

ALGINE.

Fuyez donc à jamais ces fiers Usurpateurs ;
 Pour le sang des Tarquins Rome est trop redoutable.

TULLIE.

Hélas ! quand je l'aimai, je n'étois point coupable,
C'est toi seule, c'est toi, qui vantant ses vertus
Me découvris mes feux, à moi-même inconnus.
Je ne t'accuse point du malheur de ma vie ;
Mais lorsque dans ces lieux la paix me fut ravie,
Pourquoi démêlois-tu ce timide embarras,
D'un cœur né pour aimer, qui ne le sçavoit pas ?
Tu me peignois Titus, à la Cour de mon pere
Entraînant tous les cœurs empressés à lui plaire ;
Digne du sang des Rois, qui coule avec le sien ;
Digne du choix d'un pere, & plus encor du mien.
Hélas ! en t'écoutant ma timide innocence
S'enivra du poison d'une vaine espérance.
Tout m'aveugla. Je crus découvrir dans ses yeux,
D'un feu qu'il me cachoit l'aveu respectueux ;
J'étois jeune, j'aimois, je croïois être aimée.
Chere & fatale erreur qui m'avez trop charmée !
O douleur ! ô revers plus affreux que la mort !
Rome & moi dans un jour ont vu changer leur sort.

Le fier Brutus arrive ; il parle , on se souleve ;
 Sur le Trône détruit , la liberté s'éleve ;
 Mon Palais tombe en cendre , & les Rois font proscrits ;
 Tarquin fuit ses Sujets , ses Dieux , & son País ;
 Il fuit , il m'abandonne , il me laisse en partage ,
 Dans ces lieux désolés , la honte , l'esclavage ,
 La haine qu'on lui porte ; & , pour dire encor plus ;
 Le poids humiliant des bienfaits de Brutus ;
 La guerre se déclare , & Rome est assiégée ;
 Rome tu succombois , j'allois être vangée ;
 Titus , le seul Titus , arrête tes destins !
 Je voi tes murs tremblans , soutenus par ses mains ;
 Il combat , il triomphe ; ô mortelles allarmes !
 Titus est en tout temps la source de mes larmes .

Entens-tu tous ces cris ? vois-tu tous ces honneurs
 Que ce Peuple décerne à ses Triomphateurs ?
 Ces aigles à Tarquin par Titus arrachées ,
 Ces dépouilles des Rois à ce Temple attachées ;
 Ces lambeaux précieux d'étendarts tout sanglans ,
 Ces couronnes , ces chars , ces festons , cet encens ,

Tout annonce en ces lieux sa gloire & mon outrage.
 Mon cœur, mon lâche cœur l'en chérit davantage.
 Par ces tristes combats, gagnés contre son Roy,
 Je vois ce qu'il eût fait, s'il combattoit pour moi;
 Sa valeur m'ébloüit, cet éclat qui m'impose,
 Me laisse voir sa gloire, & m'en cache la cause.

ALGINE.

L'absence, la raison, ce Trône où vous montez,
 Rendront un heureux calme à vos sens agitez;
 Vous vaincrez votre amour, & quoiqu'il vous en coûte,
 Vous sçaurez ...

TULLIE.

Où mon cœur le haïra sans doute.
 Ce fier Républicain, tout plein de ses exploits,
 Voit d'un œil de courroux la fille de ses Rois;
 Ce jour, tu t'en souviens, plein d'horreur & de gloire;
 Ce jour que signala sa première victoire,
 Quand Brutus enchanté le reçut dans ces lieux,
 Du sang de mon parti tout couvert à mes yeux;
 Incertaine, tremblante, & démentant ma bouche,

J'interdis ma présence à ce Romain farouche.
 Quel penchant le cruel sentoit à m'obéir !
 Combien depuis ce temps il se plaît à me fuir ?
 Il me laisse à mon trouble , à ma foiblesse extrême ;
 A mes douleurs.

ALGINE.

On vient. Madame c'est lui-même !

•••••

SCÈNE II.

TITUS. TULLIE. ALGINE.

TITUS, *au fond du Théâtre.*

VOyons-la, n'écoutons que mon seul désespoir ;

TULLIE.

Dieux ! je ne puis le fuir, & tremble de le voir.

TITUS.

Mon abord vous surprend, Madame ; & ma présence
 Est à vos yeux en pleurs, une nouvelle offense ;
 Mon cœur s'étoit flatté de vous obéir mieux ;

Mais vous partez. Daignez recevoir les adieux
D'un Romain qui pour vous eût prodigué sa vie ;
Qui ne vous préféra que sa seule Patrie ;
Qui le feroit encor ; mais qui dans ces combats ,
Où l'amour du País précipita ses pas ,
Ne chercha qu'à finir sa vie infortunée ;
Puisqu'à vous offenser les Dieux l'ont condamnée.

TULLIE.

Dans quel temps à mes yeux le cruel vient s'offrir !
Quoi vous ! fils de Brutus, vous que je dois haïr !
Vous, l'auteur inhumain des malheurs de ma vie ,
Vous opprimez mon pere, & vous plaignez Tullie ?
Dans ce jour de triomphe, & parmi tant d'honneurs,
Venez-vous à mes yeux jouïr de mes douleurs ?
Tant de gloire suffit. N'y joignez point mes larmes.

TITUS.

Le Ciel a de ma gloire empoisonné les charmes.
Puisse ce Ciel pour vous plus juste désormais,
A vos malheurs passés égaler ses bienfaits !
Il vous devoit un Trône ; allez regner Madame.

Partagez d'un grand Roi la Couronne & la flâme ;
 Il fera trop heureux ; il combattra pour vous ;
 Et c'est le seul des Rois dont mon cœur est jaloux ;
 Le seul dans l'Univers, digne de mon envie.

TULLIE.

Calme ton trouble affreux, malheureuse Tullie ;
 Sortons... où suis-je ?

TITUS.

Hélas ! où vais-je m'emporter ?
 Mon sort est-il toujours de vous persécuter ?
 Eh bien ! voyez mon cœur ; & daignez me connoître.
 Je fus votre ennemi, Madame, & j'ai du l'être ;
 Mais pour vous en vanger, les destins en courroux
 M'avoient fait votre esclave, en m'armant contre
 vous ;
 Ce feu que je condamne, autant qu'il vous offense,
 Né dans le desespoir, nourri dans le silence,
 Accru par votre haine, en ces derniers momens
 Ne peut plus devant vous se cacher plus long-temps ;
 Punissez, confondez un aveu téméraire ;

Secondez mes remords, armez votre colere ;
 Je n'attens, je ne veux ni pardon, ni pitié ;
 Et ne mérite rien que votre inimitié.

TULLIE.

Quels maux tu m'as causez, Brutus inexorable !

TITUS.

Vangez-vous sur son fils, il est le seul coupable.
 Punissez ses exploits, ses feux, ses cruautés ;
 Il poursuit votre Pere, il vous aime.

TULLIE.

Arrêtez ; . . .

Vous sçavez qui je suis, & qu'un Romain peut-être
 Devoit plus de respect au sang qui m'a fait naître ;
 Mais je ne m'arme point contre un fils de Brutus,
 Du vain orgueil d'un rang qu'il ne reconnoît plus.
 Je suis dans Rome encor, mais j'y suis prisonniere ;
 Je porte ici le poids des malheurs de mon pere ;
 Mes maux sont votre ouvrage : & j'ose me flatter
 Qu'un Héros tel que vous n'y veut point insulter,

Et

Qu'il ne recherche point la criminelle gloire,
 De tenter sur mon cœur une indigne victoire.
 Mais si pour comble enfin de mes destins affreux
 J'ai sur vous en effet ce pouvoir malheureux,
 Si le cœur d'un Romain connoît l'obéissance,
 Si je puis commander, évitez ma présence ;
 Pour la dernière fois, cessez de m'accabler,
 Et respectez les pleurs que vos mains font couler.

○○ ○○

SCÈNE III.

TITUS *seul.*

QU'ai-je dit ? que ferai-je ? & que viens-je
 d'entendre ?

Jusqu'où ma passion m'a-t-elle pû surprendre ?

Ah ! pourquoi faites-vous, destin trop rigoureux,

Du jour de mon triomphe un jour si malheureux ?

SCENE IV.

TITUS. MESSALA.

TITUS.

Messala, c'est-à-toi qu'il faut que je confie
Le trouble, le secret, le crime de ma vie;
Les orages soudains de mon cœur agité.

MESSALA.

Quoi, Seigneur! du Sénat l'injuste autorité...

TITUS.

L'amour, l'ambition, le Sénat, tout m'accable.
De ce Conseil de Rois l'orgueil insupportable
Méprise ma jeunesse, & me dispute un rang
Brigué par ma valeur, & payé par mon sang;
Au milieu du dépit, dont mon ame est faisie,
Je perds tout ce que j'aime, on m'enleve Tullie.
On te l'enleve? hélas! trop aveugle courroux,
Tu n'osois y prétendre, & ton cœur est jaloux.

Dieux ! j'ai parlé ; ce feu que j'avois scû contraindre,
 S'irrite en s'échapant, & ne peut plus s'éteindre.
 Hélas ! ç'en étoit fait ; elle partoît ; mon cœur
 De sa funeste flamme alloit être vainqueur.
 Je devenois Romain, je sortois d'esclavage ;
 Mais le Ciel a marqué ce terme à mon courage.
 Quoi ! le fils de Brutus, un Soldat, un Romain,
 Aime, idolâtre ici la fille de Tarquin ?
 Coupable envers Tullie, envers Rome, & moi-même,
 Ce Sénat que je hai, ce fier objet que j'aime,
 Le dépit, la vangeance, & la honte, & l'amour,
 De mes sens soulevés disposent tour à tour.

MESSALA.

Puis-je ici vous parler ? mais avec confiance.

TITUS.

Toujours de tes Conseils j'ai chéri la prudence.
 Parle, fais-moi rougir de mes emportemens.

MESSALA.

J'approuve & votre amour, & vos ressentimens.

Quoi ! faudra-t'il toujours que Titus autorise,
Ce Sénat de Tirans, dont l'orgueil nous maîtrise ?
Non, s'il vous faut rougir, rougissez en ce jour,
De votre patience, & non de votre amour.

Quoi ? pour prix de vos feux, & de tant de vaillance,
Citoyen sans pouvoir, Amant sans espérance,
Je vous verrois languir, victime de l'Etat,
Oublié de Tullie, & bravé du Sénat.

Ah ! peut-être Seigneur, un cœur tel que le vôtre,
Auroit pû gagner l'une, & se vanger sur l'autre.

TITUS.

De quoi viens-tu flatter mon esprit éperdu ;
Moi, j'aurois pû fléchir, sa haine ou sa vertu ?
Hélas ! ne vois-tu pas les fatales barrières,
Qu'élevent entre nous nos devoirs, & nos peres ?
Vois-tu pas que sa haine égale mon amour ?
Elle va donc partir !

MESSALA.

Oui, Seigneur, dès ce jour.

TITUS.

Je n'en murmure point. Le Ciel lui rend justice,
Il la fit pour regner.

MESSALA.

Ah! ce Ciel plus propice
Lui destinoit peut-être un Empire plus doux.
Et sans ce fier Sénat, sans la guerre, sans vous...
Pardonnez; vous sçavez quel est son héritage;
Son frere ne vit plus; Rome étoit son partage.
Je m'emporte Seigneur; mais si pour vous servir,
Si pour vous rendre heureux il ne faut que périr;
Si mon sang.....

TITUS.

Non, ami, mon devoir est le maître.
Non, croi moi, l'homme est libre, au moment qu'il
veut l'être;
Je l'avoüe, il est vrai, ce dangereux poison
A pour quelques momens égaré ma raison;
Mais le cœur d'un Soldat sçait dompter la mollesse,
Et l'amour n'est puissant que par notre foiblesse.

MESSALA.

Vous voyez des Toscans venir l'Ambassadeur ;
Cet honneur qu'il vous rend . . .

TITUS.

Ah ! quel funeste honneur !
Que me veut-il ? c'est lui qui m'enlève Tullie ;
C'est lui qui met le comble au malheur de ma vie.

OO OO OO OO OO OO OO OO OO OO OO OO OO OO OO OO OO OO OO

SCENE V.

TITUS. ARONS.

ARONS.

Après avoir en vain , près de votre Sénat ,
Tenté ce que j'ai pû pour sauver cet Etat ,
Souffrez qu'à la vertu rendant un juste hommage ,
J'admire en liberté ce généreux courage ,
Ce bras qui vange Rome , & soutient son pais ,
Au bord du précipice , où le Sénat l'a mis ,
Ah ! que vous étiez digne , & d'un prix plus auguste ,

Et d'un autre Adversaire, & d'un Parti plus juste!
 Et que ce grand courage, ailleurs mieux employé,
 D'un plus digne salaire auroit été payé?
 Il est, il est des Rois, j'ose ici vous le dire,
 Qui mettroient en vos mains le sort de leur Empire,
 Sans craindre ces vertus qu'ils admirent en vous,
 Dont j'ai vû Rome éprise, & le Sénat jaloux.
 Je vous plains de fervir sous ce Maître farouche,
 Que le mérite aigrit, qu'aucun bienfait ne touche,
 Qui né pour obéir se fait un lâche honneur
 D'appesantir sa main sur son libérateur;
 Lui, qui, s'il n'usurpoit les droits de la Couronne,
 Devroit prendre de vous les ordres qu'il vous donne.

TITUS.

Je rends grace à vos soins, Seigneur, & mes soupçons
 De vos bontez pour moi respectent les raisons.
 Je n'examine point si votre politique
 Pense armer mes chagrins contre ma République,
 Et porter mon dépit, avec un art si doux,
 Aux indiscretions qui suivent le courroux.

Perdez moins d'artifice à tromper ma franchise.
Ce cœur est tout ouvert, & n'a rien qu'il déguise,
Outragé du Sénat, j'ai droit de le haïr ;
Je le hai, mais mon bras est prêt à le servir.
Quand la cause commune au combat nous appelle,
Rome au cœur de ses fils éteint toute querelle.
Vainqueurs de nos débats nous marchons réunis,
Et nous ne connoissons que vous pour ennemis ;
Voilà ce que je suis, & ce que je veux être.
Soit grandeur, soit vertu, soit préjugé peut-être,
Né parmi les Romains, je périrai pour eux.
J'aime encor mieux, Seigneur, ce Sénat rigoureux,
Tout injuste pour moi, tout jaloux qu'il peut être,
Que l'éclat d'une Cour, & le Sceptre d'un Maître.
Je suis fils de Brutus, & je porte en mon cœur
La liberté gravée, & les Rois en horreur.

A R O N S.

Ne vous flattez vous point d'un charme imaginaire ?
Seigneur, ainsi qu'à vous la liberté m'est chère.
Quoique né sous un Roy, j'en goûte les appas ;

Vous vous perdez pour elle, & n'en jouïſſez pas.
Est-il donc entre nous rien de plus despotique
Que l'esprit d'un Etat qui passe en République ?
Vos Loix ſont vos Tirans ; leur barbare rigueur
Devient ſourde au mérite, au ſang, à la faveur.
Le Sénat vous opprime, & le Peuple vous brave.
Il faut s'en faire craindre, ou ramper leur eſclave.
Le Citoyen de Rome, insolent ou jaloux,
Ou hait votre grandeur, ou marche égal à vous.
Trop d'éclat l'éſcarouche, il voit d'un œil ſévère
Dans le bien qu'on lui fait, le mal qu'on lui peut faire ;
Et d'un banniſſement le Décret odieux
Devient le prix du ſang qu'on a verſé pour eux.

Je ſçai bien que la Cour, Seigneur, a ſes naufrages ;
Mais ſes jours ſont plus beaux, ſon Ciel a moins
d'orages.

Souvent la liberté, dont on ſe vante ailleurs,
Etale auprès d'un Roy ſes dons les plus flatteurs ;
Il récompenſe, il aime, il prévient les ſervices ;
La gloire auprès de lui ne fuit point les délices.

Aimé du Souverain , de ses rayons couvert ,
 Vous ne servez qu'un Maître , & le reste vous sert ;
 Ebloüi d'un éclat , qu'il respecte & qu'il aime ,
 Le vulgaire applaudit jusqu'à nos fautes même ;
 Nous ne redoutons rien d'un Sénat trop jaloux ,
 Et les sévères Loix se taisent devant nous ;
 Ah ! que né pour la Cour , ainsi que pour les armes ,
 Des faveurs de Tarquin vous goûteriez les charmes !
 Il me l'a dit cent fois ; il vous aimoit , Seigneur ;
 Il auroit avec vous partagé sa grandeur.
 Du Sénat à vos pieds la fierté prosternée
 Auroit

TITUS.

J'ai vû la Cour , & je l'ai dédaignée.
 Je pourrois , il est vrai , mandier son appui ,
 Et son premier esclave être Tiran sous lui.
 Grace au Ciel , je n'ai point cette indigne foiblesse ;
 Je veux de la grandeur , & la veux sans bassesse ;
 Je sens que mon destin n'étoit point d'obéir ;
 Je combattrai vos Rois : retournez les servir.

A R O N S.

Je ne puis qu'aprouver cet excès de constance ;
 Mais songez que lui-même éleva votre enfance ;
 Il s'en souvient toujours. Hier encor, Seigneur,
 En pleurant avec moi son fils, & son malheur,
 Titus, me disoit-il, soutiendrait ma Famille,
 Et lui seul méritoit mon Empire & ma Fille.

T I T U S, *en se détournant.*

Sa Fille ! Dieux ! Tullie ? O ! vœux infortunés !

A R O N S, *en regardant Titus.*

Je la ramène au Roy que vous abandonnez ;
 Elle va loin de vous, & loin de sa Patrie,
 Accepter pour époux le Roy de Ligurie ;
 Vous cependant ici servez votre Sénat,
 Persécutez son Pere, opprimez son Etat.
 J'espère que bien-tôt ces voûtes embrasées ;
 Ce Capitole en cendre, & ces Tours écrasées ;
 Du Sénat & du Peuple éclairant les tombeaux,
 A cet hymen heureux vont servir de flambeaux.

SCENE VI.

TITUS; *seul.*

IL sort ; en quel état , en quel trouble il me laisse !
Tarquin me l'eût donnée ! ah douleur qui me presse !
Moi j'aurois pû ! ... mais non ; Ministre dangereux ,
Tu venois découvrir le secret de mes feux.
Hélas ! en me voyant , se peut-il qu'on l'ignore !
Il a lû dans mes yeux l'ardeur qui me dévore.
Certain de ma foiblesse , il retourne à sa Cour ,
Insulter aux projets d'un téméraire amour ;
J'aurois pû l'épouser ! lui consacrer ma vie !
Le Ciel à mes désirs eût destiné Tullie !
Grands Dieux ! s'il étoit vrai... Quels vains égaremens
De leur erreur flatteuse empoisonnent mes sens ?
Cependant que j'embrasse un image frivole ,
Rome entière m'appelle aux murs du Capitole.
Le Peuple rassemblé sous ces Arcs triomphaux ,

Tout chargés de ma gloire, & pleins de mes travaux,
M'attend pour commencer les sermens redoutables,
De notre liberté garans inviolables.

Allons... mais j'y verrai ces Sénateurs jaloux,
Cette foule de Rois, l'objet de mon courroux.
Malheureux ! ce Sénat, dont l'orgueil t'humilie,
Le haïrois-tu tant, si tu n'aimois Tullie ?

Tout révolte en ces lieux tes sens désesperez ;

Tout paroît injustice à tes yeux égarez.

Va, c'est trop à la fois, éprouver de foiblesse.

Etouffe ton dépit, commande à ta tendresse ?

Que tant de passions qui déchirent ton cœur,

Soient au rang des Tirans, dont Titus est vainqueur.

Fin du second Acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

ARONS, ALBIN, MESSALA.

ARONS, *une Lettre à la main.*

JE commence à goûter une juste espérance,
Vous m'avez bien servi par tant de diligence;
Tout succède à mes vœux. Oüï, cette Lettre, Albin,
Contient le sort de Rome, & celui de Tarquin.
Avez-vous dans le Camp réglé l'heure fatale?
A-t-on bien observé la Porte Quirinale?
L'affaut sera-t-il prêt, si par nos Conjurés
Les Remparts cette nuit ne nous sont point livrés?
Tarquin est-il content? croit-on qu'on l'introduise
Ou dans Rome sanglante, ou dans Rome soumise.

ALBIN.

Tout sera prêt, Seigneur, au milieu de la nuit.
 Tarquin de vos projets goûte déjà le fruit ;
 Il pense de vos mains tenir son Diadème ;
 Il vous doit, a-t-il dit, plus qu'à Porfenna même.

ARONS.

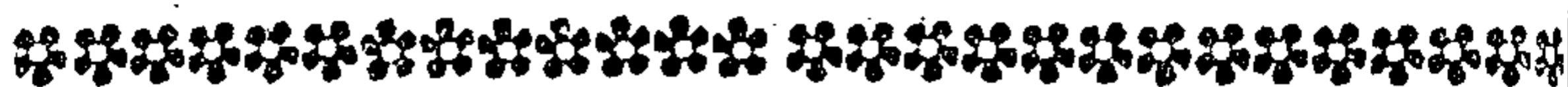
Ou les Dieux, Ennemis d'un Prince malheureux,
 Confondront des desseins si grands, si dignes d'eux ;
 Ou demain sous ses Loix Rome sera rangée ;
 Rome en cendre peut-être, & dans son sang plongée :
 Mais il vaut mieux qu'un Roy sur le Trône remis,
 Commande à des Sujets malheureux & soumis,
 Que d'avoir à dompter au sein de l'abondance,
 D'un Peuple trop heureux, l'indocile arrogance.

A Albin.

Allez, j'attens ici la Princesse en secret.

A Messala.

Messala, demeurez.



SCÈNE II.

ARONS. MESSALA.

ARONS.

EH bien ? qu'avez-vous fait ?
 Avez-vous de Titus fléchi le fier courage ?
 Dans le parti des Rois pensez-vous qu'il s'engage ?

MESSALA.

J'avois trop présumé ; l'inflexible Titus
 Aime trop sa Patrie , & tient trop de Brutus.
 Il se plaint du Sénat , il brûle pour Tullie.
 L'orgueil , l'ambition , l'amour , la jalousie ,
 Le feu de son jeune âge , & de ses passions ,
 Sembloient ouvrir son ame à mes séductions ;
 Cependant qui l'eût cru ? la liberté l'emporte.
 Son amour est au comble , & Rome est la plus forte.
 J'ai tenté par degré d'effacer cette horreur ,
 Que pour le nom de Roy Rome imprime en son cœur.

En

En vain j'ai combattu ce préjugé sévère ;
 Le seul nom des Tarquins irritoit sa colere ;
 De son entretien même il m'a soudain privé ;
 Et je hazardois trop si j'avois achevé.

A R O N S.

Ainsi de le fléchir Messala désespere.

M E S S A L A.

J'ai trouvé moins d'obstacle à vous donner son frere,
 Et j'ai du moins séduit un des fils de Brutus.

A R O N S.

Quoi ! vous auriez déjà gagné Tiberinus ?
 Par quels ressorts secrets ? par quelle heureuse intrigue ?

M E S S A L A.

Son ambition seule a fait toute ma brigue,
 Avec un œil jaloux il voit depuis long-temps,
 De son frere & de lui, les honneurs différens.
 Ces Drapeaux suspendus à ces voûtes fatales,
 Ces Festons de Lauriers, ces Pompes triomphales,
 Tous les coeurs des Romains, & celui de Brutus,

D

Dans ces solemnitez volant devant Titus,
Sont pour lui des affronts qui dans son ame aigrie
Echauffent le poison de sa secrete envie.
Cependant que Titus sans haine & sans couroux,
Trop au-dessus de lui pour en être jaloux,
Lui tend encor la main de son Char de Victoire,
Et semble en l'embrassant l'accabler de sa gloire.
J'ai faisi ces momens , j'ai scû peindre à ses yeux
Dans une Cour brillante un rang plus glorieux ;
J'ai pressé , j'ai promis , au nom de Tarquin même ,
Tous les honneurs de Rome , après le rang suprême ;
Je l'ai vû s'éblouir , je l'ai vû s'ébranler ;
Il est à vous , Seigneur , & cherche à vous parler.

A R O N S.

Pourra-t-il nous livrer la Porte Quirinale ?

M E S S A L A.

Titus seul y commande , & sa vertu fatale
N'a que trop arrêté le cours de vos destins ;
C'est un Dieu qui préside au salut des Romains.

Gardez de hasarder cette attaque foudaine,
Sûre avec son appui, sans lui trop incertaine.

A R O N S.

Mais si du Consulat il a brigué l'honneur,
Pourroit-il dédaigner sa suprême grandeur
Du Trône avec Tullie un assuré partage ?

M E S S A L A.

Le Trône est un affront à sa vertu sauvage.

A R O N S.

Mais il aime Tullie.

M E S S A L A.

Il l'adore, Seigneur ;

Il l'aime d'autant plus qu'il combat son ardeur.

Il brûle pour la Fille, en détestant le Pere ;

Il craint de lui parler, il gémit de se taire ;

Il la cherche, il la fuit, il dévore ses pleurs ;

Et de l'amour encor il n'a que les fureurs.

Dans l'agitation d'un si cruel orage,

Un moment quelquefois renverse un grand courage ;

Je ſçai quel eſt Titus ; ardent, impétueux ;
 S'il ſe rend, il ira plus loin que je ne veux.
 La fiere ambition qu'il renferme dans l'ame,
 Au flambeau de l'amour peut rallumer ſa flâme.
 Avec plaifir ſans doute il verroit à ſes pieds
 Des Sénateurs tremblans les fronts humiliés ;
 Mais je vous tromperois, ſi j'oſois vous promettre
 Qu'à cet amour fatal il veuille ſe ſoumettre.
 Je peu parler encor, & je vais aujourd'hui. . . .

A R O N S.

Puisqu'il eſt amoureux, je compte encor ſur lui.
 Un regard de Tullie, un ſeul mot de ſa bouche,
 Peut plus pour amollir cette vertu farouche,
 Que les ſubtils détours, & tout l'art ſéducteur
 D'un Chef de Conjurés, & d'un Ambaſſadeur.
 N'eſpérons des humains rien que par leur foibleſſe,
 L'ambition de l'un, de l'autre la tendreſſe,
 Voilà les Conjurés qui ſerviront mon Roy ;
 C'eſt d'eux que j'attens tout ; ils ſont plus forts que
 moi.

Tullie entre. Meſſala ſe retire.

SCÈNE III.

TULLIE, ARONS, ALGINE.

ARONS.

M Adame, en ce moment je reçois cette Lettre,
 Qu'en vos augustes mains mon ordre est de remettre,
 Et que jusqu'en la mienne a fait passer Tarquin.

TULLIE.

Dieux ! protégez mon Pere, & changez son destin.

Elle lit :

„ Le Trône des Romains peut fortir de sa cendre,
 „ Le Vainqueur de son Roy peut en être l'appui.
 „ Titus est un Héros ; c'est à lui de défendre
 „ Un Sceptre que je veux partager avec lui.
 „ Vous ; songez que Tarquin vous a donné la vie,
 „ Songez que mon destin va dépendre de vous.
 „ Vous pourriez ; refuser le Roy de Ligurie,
 „ Si Titus vous est cher, il fera votre époux.

Ai-je bien lû ... Titus ? ... Seigneur est-il possible ?
 Tarquin dans ses malheurs jusqu'alors inflexible,
 Pourroit ? mais , d'où sçait-il ? . . . & comment ?

Ah ! Seigneur ,

Ne veut-on qu'arracher les secrets de mon cœur ?
 Epargnez les chagrins d'une triste Princesse ;
 Ne tendez point de piège à ma foible jeunesse,

A R O N S.

Non Madame, à Tarquin je ne sçais qu'obéir,
 Ecouter mon devoir, me taire, & vous servir.
 Il ne m'appartient point de chercher à comprendre
 Des secrets qu'en mon sein vous craignez de répandre,
 Je ne veux point lever un œil présomptueux
 Vers le voile sacré que vous jetez sur eux ;
 Mon devoir seulement m'ordonne de vous dire
 Que le Ciel veut par vous relever cet Empire ;
 Que ce Trône est un prix qu'il met à vos vertus,

T U L L I E.

Je servirois mon Pere , & ferois à Titus !
 Seigneur, il se pourroit . . .

A R O N S.

N'en doutez point Princesse,

Pour le sang de ses Rois ce Héros s'intéresse.
 De ces Républicains la triste austerité,
 De son cœur généreux révolte la fierté ;
 Les refus du Sénat ont aigri son courage,
 Il penche vers son Prince ; achevez cet ouvrage.
 Je n'ai point dans son cœur prétendu pénétrer ;
 Mais, puisqu'il vous connoît, il vous doit adorer.
 Quel œil, sans s'ébloüir, peut voir un Diadème,
 Présenté par vos mains, embelli par vous-même ?
 Parlez lui seulement, vous pourrez tout sur lui ;
 De l'Ennemi des Rois triomphez aujourd'hui.
 Arrachez au Sénat, rendez à votre Pere
 Ce grand appui de Rome, & son Dieu tutelaire ;
 Et méritez l'honneur d'avoir entre vos mains
 Et la cause d'un Pere, & le sort des Romains.

SCENE IV.

TULLIE, ALGINE.

TULLIE.

Ciel! que je dois d'encens à ta bonté propice!
Mes pleurs t'ont défarmé, tout change; & ta justice
Aux feux dont j'ai rougi rendant la pureté,
En les récompensant, les met en liberté.

A Algine.

Va le chercher, va, cours; Dieux! il m'évite encore:
Faut-il qu'il soit heureux, hélas! & qu'il l'ignore?
Mais... n'écoutai-je point un espoir trop flatteur?
Titus, pour le Sénat, a-t-il donc tant d'horreur?
Que dis-je! hélas! devrois-je au dépit qui le presse
Ce que j'aurois voulu devoir à sa tendresse?

ALGINE.

Je sçai que le Sénat alluma son courroux,
Qu'il est ambitieux, & qu'il brûle pour vous.

TULLIE.

Il fera tout pour moi, n'en doute point, il m'aime,

Va, dis-je . . .

Alcine sort.

Cependant ce changement extrême . . .

Ce Billet ! . . . De quels soins mon cœur est combattu

Eclatez mon amour, ainsi que ma vertu ;

La gloire, la raison, le devoir, tout l'ordonne.

Quoi ! mon Pere à mes feux va devoir sa Couronne !

De Titus & de lui je ferois le lien !

Le bonheur de l'Etat va donc naître du mien ?

Toi que je peux aimer, quand pourrai-je t'apprendre

Ce changement du sort où nous n'osions prétendre ?

Quand pourrai-je, Titus, dans mes justes transports,

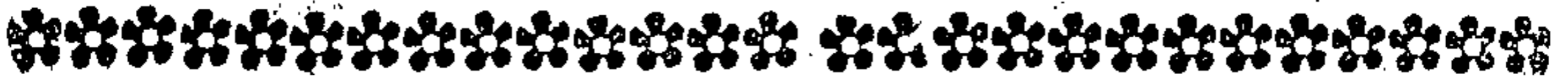
T'entendre sans regrets, te parler sans remords ?

Tous mes maux sont finis, Rome je te pardonne ;

Rome tu vas servir si Titus t'abandonne ;

Sénat tu vas tomber si Titus est à moi ;

Ton Héros m'aime ; tremble, & reconnois ton Roi.



SCENE V.

TITUS. TULLIE.

TITUS.

M Adame, est-il bien vrai ? daignez vous voir
encore

Cet odieux Romain, que votre cœur abhorre,
Si justement haï, si coupable envers vous ;
Cet Ennemi !

TULLIE.

Seigneur, tout est changé pour nous.
Le destin me permet . . . Titus . . . il faut me dire
Si j'avois sur votre ame un véritable empire.

TITUS.

Eh ! pouvez-vous douter de ce fatal pouvoir,
De mes feux, de mon crime, & de mon désespoir ?
Vous ne l'avez que trop cet empire funeste :
L'amour vous a soumis mes jours que je déteste ,

Commandez, épuisez votre juste courroux,
Mon sort est en vos mains.

TULLIE.

Le mien dépend de vous.

TITUS.

De moi ? mon cœur tremblant ne vous en croit qu'à
peine ;

Moi ! je ne ferois plus l'objet de votre haine !

Ah ! Princesse, achevez ; quel espoir enchanteur

M'élève en un moment au faite du bonheur ?

TULLIE.

En donnant la Lettre.

Lisez, rendez heureux, vous, Tullie, & mon Père.

Tandis qu'il lit :

Je puis donc me flatter... mais quel regard sévère ?

D'où vient ce morne accueil, & ce front consterné ?

Dieux....

TITUS.

Je suis des Mortels le plus infortuné ;

Le sort, dont la rigueur à m'accabler s'attache,

M'a montré mon bonheur, & soudain me l'arrache ;
 Et pour combler les maux que mon cœur a soufferts,
 Je puis vous posséder, vous adore, & vous pers.

TULLIE.

Vous, Titus ?

TITUS,

Ce moment a condamné ma vie
 Au comble des horreurs, ou de l'ignominie,
 A trahir Rome ou vous ; & je n'ai désormais
 Que les choix des malheurs, ou celui des forfaits.

TULLIE.

Que dis-tu ? quand ma main te donne un Diadême,
 Quand tu peux m'obtenir, quand tu vois que je t'aime,
 Je ne m'en cache plus, un trop juste pouvoir,
 Autorisant mes vœux, m'en a fait un devoir.
 Hélas ! j'ai cru ce jour le plus beau de ma vie ;
 Et le premier moment où mon ame ravie
 Peut de ses sentimens s'expliquer sans rougir,
 Ingrat ! est le moment qu'il m'en faut repentir.

Que m'oses-tu parler de malheur, & de crime ?
 Ah ! servir des ingrats contre un Roy légitime,
 M'opprimer, me chérir, détester mes bienfaits,
 Ce font-là tes malheurs, & voilà tes forfaits.
 Ouvre les yeux Titus, & mets dans la balance
 Les refus du Sénat, & la toute-puissance,
 Choisi de recevoir, ou de donner la Loi,
 D'un vil Peuple, ou d'un Trône, & de Rome, ou de
 moi ;
 Inspirez - lui, grands Dieux ! le parti qu'il doit
 prendre.

TITUS, *en lui rendant la Lettre.*

Mon choix est fait.

TULLIE.

Eh bien ? crains-tu de me l'apprendre ?

Parle, ose mériter ta grâce ou mon courroux.

Quel sera ton destin ?

TITUS.

D'être digne de vous.

Digne encor de moi-même, à Rome encor fidelle.

Brûlant d'amour pour vous, de combattre pour elle;
 D'adorer vos vertus, mais de les imiter;
 De vous perdre, Madame, & de vous mériter.

TULLIE.

Ainsi donc pour jamais

TITUS.

Non, pardonnez Princesse,
 Pardonnez ma fureur, épargnez ma foiblesse;
 Ayez pitié d'un cœur de foi-même ennemi,
 Moins malheureux cent fois quand vous l'avez haï.
 Je ne puis désormais vous quitter, ni vous suivre,
 Ni pour vous, ni sans vous, Titus ne sçauroit vivre;
 Et je mourrai plutôt qu'un autre ait votre foi.

TULLIE.

Je te pardonne tout, elle est encor à toi.

TITUS.

Eh bien! si vous m'aimez, ayez l'ame Romaine;
 Aimez ma République, & foyez plus que Reine;
 Apportez moi pour dot, au lieu du rang des Rois,

L'amour de mon País, & l'amour de mes Loix.
 Acceptez aujourd'hui Rome pour votre Mere,
 Son Vangeur pour Epoux, Brutus pour votre Pere;
 Que les Romains vaincus en générosité,
 A la Fille des Rois doivent leur liberté. . .

TULLIE.

Je trahirois le Roi qui m'a donné la vie?

TITUS.

Eh! dois-je écouter moins mon sang & ma Patrie?

TULLIE.

L'amour doit donc se taire, & sans plus m'avilir,
 Pour un Ingrat. . .



SCÈNE VI.

BRUTUS, ARONS, TITUS, TULLIE,
MESSALA, ALBIN, PROCULUS,

Licteurs.

BRUTUS, à Tullie.

MAdame, il est temps de partir;
 Dans les premiers éclats des tempêtes publiques,
 Rome n'a pû vous rendre à vos Dieux domestiques;
 Tarquin même en ce temps, prompt à vous oublier,
 Et du soin de nous perdre occupé tout entier,
 Dans nos calamités confondant sa Famille,
 N'a pas même aux Romains redemandé sa Fille,
 Souffrez que je rappelle un triste souvenir:
 Je vous privai d'un Père, & dûs vous en servir;
 Allez, & que du Trône, où le Ciel vous appelle,
 L'inflexible équité soit la garde éternelle.
 Pour qu'on vous obéisse, obéissez aux Loix,
 Tremblez

Tremblez en contemplant tout le devoir des Rois ;
 Et si de vos flatteurs la funeste malice
 Jamais dans votre cœur ébranloit la justice,
 Prête alors d'abuser du pouvoir souverain,
 Souvenez-vous de Rome, & songez à Tarquin ;
 Et que ce grand exemple où mon espoir se fonde
 Soit la Leçon des Rois, & le Bonheur du Monde.

A Arons.

Le Sénat vous la rend, Seigneur, & c'est à vous
 De la remettre aux mains d'un Pere, & d'un Epoux,
 Proculus va vous suivre à la Porte sacrée.

TITUS, *éloigné.*

O de ma passion fureur désespérée !

Il va vers Arons.

Je ne souffrirai point, non . . . permettez, Seigneur,

Brutus & Tullie sortent avec leur Suite.

Arons & Messala restent.

Dieux ! ne mourrai-je point de honte, & de douleur ?

A Arons.

.... Pourrois-jé vous parler ?

A R O N S.

Seigneur, le temps me presse ;
 Il me faut suivre ici Brutus & la Princesse ;
 Je puis d'une heure encor retarder son départ ;
 Craignez, Seigneur, craignez de me parler trop tard.
 Dans son Appartement nous pourrons l'un & l'autre
 Parler de ses destins, & peut-être du vôtre.

Il sort.

~~~~~

S C E N E V I I.

T I T U S. M E S S A L A.

T I T U S.

Sort qui nous a rejoints, & qui nous désunis ;  
 Sort, nē nous as-tu faits que pour être ennemis ?  
 Ah ! cache, si tu peux, ta fureur & tes larmes.

M E S S A L A.

Je plains tant de vertus, tant d'amour & de charmes ;  
 Un cœur tel que le sien méritoit d'être à vous,

TITUS.

Non, ç'en est fait, Titus n'en fera point l'époux.

MESSALA.

Pourquoi? quel vain scrupule à vos desirs s'oppose?

TITUS.

Abominables Loix! que la cruelle impose;

Tirans que j'ai vaincus, je pourrois vous servir!

Peuples que j'ai fauvez, je pourrois vous trahir!

L'amour, dont j'ai six mois vaincu la violence,

L'amour auroit sur moi cette affreuse puissance!

J'exposerois mon Pere à ses Tirans cruels?

Et quel Pere? un Héros, l'Exemple des Mortels,

L'appui de son Pais, qui m'instruisit à l'être,

Que j'imitai, qu'un jour j'eusse égalé peut-être.

Après tant de vertus, quel horrible destin?

MESSALA.

Vous eûtes les vertus d'un Citoyen Romain;

Il ne tiendra qu'à vous d'avoir celles d'un Maître.

Seigneur, vous ferez Roi, dès que vous voudrez l'être.



Le Ciel met dans vos mains en ce moment heureux  
La vengeance, l'empire, & l'objet de vos feux.  
Que dis-je? ce Consul, ce Héros, que l'on nomme  
Le Pere, le Soutien, le Fondateur de Rome,  
Qui s'enivre à nos yeux de l'Encens des Humains  
Sur les débris d'un Trône écrasé par vos mains,  
S'il eût mal foutenu cette grande querelle,  
S'il n'eût vaincu par vous, il n'étoit qu'un Rebelle.

Seigneur, embellissez ce grand nom de Vainqueur  
Du nom plus glorieux, de Pacificateur ;  
Daignez nous ramener ces jours, où nos Ancêtres  
Heureux, mais gouvernés, libres, mais sous des  
Maîtres,

Pesoient dans la Balance, avec un même poids,  
Les intérêts du Peuple, & la grandeur des Rois ;  
Rome n'a point pour eux une haine immortelle ;  
Rome va les aimer, si vous regnez sur elle ;  
Ce pouvoir souverain, que j'ai vû tour à tour  
Attirer de ce Peuple & la haine & l'amour,  
Qu'on craint en des Etats, & qu'ailleurs on désire,

Est des Gouvernemens le meilleur ou le pire,  
Affreux sous un Tiran, divin sous un bon Roi.

TITUS.

Messala, songez-vous que vous parlez à moi,  
Que désormais en vous je ne voi plus qu'un traître,  
Et qu'en vous épargnant je commence de l'être.

MESSALA.

Eh bien, apprenez donc, que l'on va vous ravir  
L'ineffable honneur, dont vous n'osez jouir;  
Qu'un autre accomplira ce que vous pouviez faire.

TITUS.

Un autre! arrête; Dieux! parle . . . . qui?

MESSALA.

Votre Frere.

TITUS.

Mon Frere?

MESSALA.

A Tarquin même il a donné sa foi.

TITUS.

Mon Frere trahit Rome?

MESSALA.

Il sert Rome, & son Roi.

Et Tarquin, malgré vous n'acceptera pour Gendre  
Que celui des Romains qui l'aura pû défendre.

TITUS.

Ciel! perfide!....écoutez : mon cœur long-temps séduit  
A méconnu l'abyme où vous m'avez conduit.  
Vous pensez me réduire au malheur nécessaire  
D'être ou le Délateur, ou Complice d'un Frere;  
Mais plutôt votre sang...

MESSALA.

Vous pouvez m'en punir ;  
Frappez, je le mérite, en voulant vous servir.  
Du sang de votre ami que cette main fumante  
Y joigne encor le sang d'un Frere, & d'une Amante ;  
Et, leur tête à la main, demandez au Sénat  
Pour prix de vos vertus l'honneur du Consulat ;

Où moi-même à l'instant déclarant les Complices,  
Je m'en vais commencer ces affreux sacrifices.

TITUS.

Demeure, malheureux, ou crains mon désespoir.

~~~~~

SCÈNE VIII.

TITUS, MESSALA, ALBIN.

ALBIN.

L'Ambassadeur Toscan peut maintenant vous voir,
Il est chez la Princesse.

TITUS.

..... Oüi je vais chez Tullie.....

J'y cours. O Dieux de Rome! O Dieux de ma Patrie!
Frappez, percez ce cœur, de la honte allarmé,
Qui feroit vertueux, s'il n'avoit point aimé,
C'est donc à vous, Sénat! que tant d'amour s'im-
mole?

A vous Ingrats!... allons...

A Messala.

Tu vois ce Capitole
Tout plein des monumens de ma fidélité.

M E S S A L A.

Songez qu'il est rempli d'un Sénat détesté.

T I T U S.

Je le sçai. Mais ... du Ciel qui tonne sur ma tête
J'entends la voix qui crie : arrête , Ingrat , arrête ,
Tu trahis ton País ... Non , Rome ! non , Brutus !
Dieux qui me secourez ! je suis encor Titus ;
La gloire a de mes jours accompagné la course ;
Je n'ai point de mon sang déshonoré la source ;
Votre victime est pure , & s'il faut qu'aujourd'hui
Titus soit aux forfaits entraîné malgré lui ,
S'il faut que je succombe au Destin qui m'opprime ,
Dieux sauvez les Romains , frappez avant le crime ,

Fin du troisième Acte.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

TULLIE. ALGINE.

TULLIE.

LAisse-moi. Je ne veux lui parler, ni l'entendre ;
 A des affronts nouveaux faut-il encor m'attendre ?
 Faut-il voir le cruel allumer tour à tour
 Le flambeau de la haine, & celui de l'amour ?
 De quel saisissement je demeure frappée !
 Ministre dangereux pourquoi m'as-tu trompée ?
 Et lorsqu'un prompt départ alloit m'en séparer,
 Pourquoi pour mon malheur l'as-tu pu différer ?

ALGINE.

On vous attend, Madame,

TULLIE.

Et je demeure encore !

Et je ne puis quitter un séjour que j'abhorre !
De mes lâches regrets je me sens consumer ;
Pour qui ? pour un ingrat, qui rougit de m'aimer.
Malheureuse ! est-ce à toi d'éclater en murmures ?
Tu méritas trop bien ta honte, & tes injures,
Quand, du pur sang des Rois trahissant la splendeur,
D'un Sujet révolté l'amour fit ton vainqueur.
Tu vois comme il me traite ; il ne m'a point suivie,
Fier de ses attentats, & plein de sa Patrie,
Le cruel s'applaudit de sa fausse vertu.

ALGINE.

Plus que vous ne pensez Titus est combattu ;
Ainsi que votre amour il ressent vos allarmes ;
Je l'ai vû retenir, & répandre des larmes,
Vous-même, contre vous, témoin de ses efforts,
Vous devriez, Madame, excuser ses remords ;
Ils sont dignes de vous ; son cœur noble & sincère,

Imitant vos vertus, ne peut trahir son Pere.

Que dis-je? vous sçavez par quels affreux sermens

Rome à ses interêts enchaine ses Enfans.

Ce matin dans ces lieux Titus juroit encore

Une haine éternelle à ce sang qu'il adore;

Que peut faire, après tout, son cœur désespéré?

TULLIE.

M'obéir, il n'a point de devoir plus sacré;

Quoi donc, tant de Romains, Tiberinus son frère

Briguent de me vanger, sans espoir de me plaire;

Et lui... dirai-je hélas? lui si cher à mes yeux,

Lui sans qui désormais le jour m'est odieux,

Après que mon devoir, après que sa tendresse,

À cet excès d'amour ont conduit ma foiblesse.

Lui me trahir?

ALGINE.

Au fonds de son cœur agité,

Vous l'emportez sur Rome, & sur la liberté,

TULLIE.

Ah ! Liberté coupable, & Vertu de rebelle !
 Ah ! plus cruel Amant que Citoyen fidèle !
 N'attendons plus, partons, si je puis, sans regret.
 Je ne sçai quelle horreur m'épouvante en secret.
 Peut-être ma terreur est injuste & frivole ;
 Mais je vois en tremblant cet affreux Capitole ;
 Je crains pour Titus même ; & Brutus à mes yeux
 Paroît un Dieu terrible, armé contre nous deux ;
 J'aime, je crains, je pleure, & tout mon cœur s'égare ;
 Allons . . .



SCENE II.

TULLIE. ALGINE. TITUS.

TITUS.

NOn, demeurez ; daignez encor . . .

TULLIE

Barbare ;

Veux-tu par tes discours...

TITUS.

Ah ! dans ce jour affreux ;

Je sçais ce que je dois , & non ce que je veux ;

Je n'ai plus de raison , vous me l'avez ravie.

Eh bien guidez mes pas , gouvernez ma furie ;

Regnez donc en Tiran sur mes sens éperdus ;

Dictez , si vous l'osez , les crimes de Titus.

Non plutôt que je livre aux flammes , au carnage

Ces murs , ces Citoyens , qu'a sauvés mon courage :

Qu'un Pere , abandonné par un fils furieux ,

Sous le Fer de Tarquin...

TULLIE.

M'en préservent les Dieux ;

La Nature te parle , & sa voix m'est trop chere ;

Tu m'as trop bien appris à trembler pour un Pere ;

Rassure-toi , Brutus est désormais le mien ;

Tout mon sang est à toi , qui te répond du sien :

Notre amour , mon hymen , mes jours en font le gage ;

Je ferai dans tes mains , sa fille , son otage ;

Peux-tu délibérer? penfes-tu qu'en feeret
Brutus te vît au Trône avec tant de regret ;
Il n'a point fur fon front placé le Diadême ;
Mais , fous un autre nom , n'est-il pas Roy lui-même ?
Son Regne est d'une année , & bien-tôt . . . mais
hélas !

Que de foibles raifons ! fi tu ne m'aimes pas.
Je ne dis plus qu'un mot. Je pars . . . & je t'adore.
Tu pleures , tu frémis , il en est temps encore ;
Acheve , parle , Ingrat , que te faut-il de plus ?

TITUS.

Votre haine ; elle manque au malheur de Titus.

TULLIE.

Ah ! c'est trop effuyer tes indignes murmures ;
Tes vains engagemens , tes plaintes , tes injures ;
Je te rends ton amour , dont le mien est confus ;
Et tes trompeurs sermens , pires que tes refus.
Je n'irai point chercher au fonds de l'Italie
Ces fatales grandeurs que je te sacrifie ,

Et rougir, loin de Rome, entre les bras d'un Roy,
 De l'amour malheureux que j'ai senti pour toi.
 J'ai réglé mon destin. Romain, dont la rudesse
 N'affecte de vertu que contre ta Maitresse,
 Héros pour m'accabler, timide à me servir,
 Incertain dans tes vœux, apprens à les remplir.
 Tu verras qu'une femme à tes yeux méprisable,
 Dans ses projets au moins étoit inébranlable;
 Et par la fermeté dont ce cœur est armé,
 Titus, tu connoîtras comme il t'auroit aimé.
 Au pied de ces murs même où regnoient mes Ancêtres
 De ces murs que ta main défend contre leurs Maîtres,
 Où tu m'oses trahir, & m'outrager comme eux,
 Où ma foi fut séduite, où tu trompas mes feux;
 Je jure à tous les Dieux, qui vangent les parjures,
 Que mon bras dans mon sang effaçant mes injures,
 Plus juste que le tien, mais moins irrésolu,
 Ingrat, va me punir de t'avoir mal-connu;
 Et je vais;

TITUS *l'arrêtant.*

Non, Madame, il faut vous satisfaire ;
Je le veux, j'en frémis, & j'y cours pour vous plaire,
D'autant plus malheureux, que dans ma passion
Mon cœur n'a pour excuse aucune illusion,
Que je ne goûte point dans mon désordre extrême
Le triste & vain plaisir de me tromper moi-même,
Que l'amour aux forfaits me force de voler,
Que vous m'avez vaincu sans pouvoir m'aveugler,
Et qu'encor, indigné de l'ardeur qui m'anime,
Je chéris la vertu, mais j'embrasse le crime.
Haïssez-moi, fuyez, quittez un malheureux,
Qui meurt d'amour pour vous, & déteste ses feux ;
Qui va s'unir à vous sous ces affreux augures,
Parmi les attentats, le meurtre, & les parjures.

TULLIE.

Vous insultez, Titus, à ma funeste ardeur ;
Vous sentez à quel point vous regnez dans mon cœur ;
Où, je vis pour toi seul, où je te le confesse ;

Mais

Mais malgré ton amour , mais malgré ma foiblesse ,
 Apprens que le trépas m'inspire moins d'effroi
 Que la main d'un Epoux , qui frémit d'être à moi ,
 Qui se repentiroit d'avoir servi son Maître ,
 Que je fais souverain , & qui rougit de l'être.

Voici l'instant affreux qui va nous éloigner ;
 Souviens-toi que je t'aime , & que tu peux regner ;
 L'Ambassadeur m'attend ; consulte , délibere ,
 Dans une heure avec moi tu reverras mon Pere ;
 Je pars , & je reviens sous ces murs odieux ,
 Pour y rentrer en Reine , ou périr à tes yeux.

TITUS.

Vous ne périrez point. Je veux...

TULLIE.

Titus arrête ;

En me suivant plus loin , tu hazardest ta tête ;
 On peut te soupçonner : demeure , adieu , résous ,
 D'être mon parricide , ou d'être mon époux.



SCENE III.

TITUS *seul.*

TU l'emportes cruelle, & Rome est asservie ;
 Reviens regner sur elle , ainsi que sur ma vie ;
 Reviens , je vais me perdre , ou vais te couronner ;
 Le plus grand des forfaits est de t'abandonner.
 Qu'on cherche Messala ; ma fougueuse imprudence
 A de son amitié lassé la patience ;
 Maitresse , Amis , Romains , je perds tout en un jour.

SCENE IV.

TITUS. MESSALA.

TITUS.

SErs ma fureur enfin , fers mon fatal amour ;
 Viens , suis moi.

MESSALA.

Commandez, tout est prêt; mes cohortes
Sont au Mont Quirinal, & livreront les Portes;
Tous nos braves amis vont jurer avec moi,
De reconnoître en vous l'héritier de leur Roi;
Ne perdez point de temps; déjà la nuit plus sombre,
Propice à vos desseins, les cache dans son ombre.

TITUS.

L'heure approche. Tullie en compte les momens...
Et Tarquin, après tout, eut mes premiers sermens.
Le sort en est jetté.

Le fonds du Théâtre s'ouvre..

Que voi-je! c'est mon Pere.



TITUS.

Remettez, Seigneur, en d'autres mains

Les faveurs du Sénat, & le sort des Romains.

MESSALA.

Ah quel désordre affreux de son ame s'empare!

BRUTUS.

Vous pourriez refuser l'honneur qu'on vous prépare ?

TITUS.

Qui ? moi, Seigneur ?

BRUTUS.

Eh quoi ? votre cœur égaré

Des refus du Sénat est encore ulceré ?

De vos prétentions je voi les injustices.

Ah mon fils, est-il temps d'écouter vos caprices ?

Vous avez sauvé Rome, & n'êtes pas heureux ?

Cet immortel honneur n'a pas comblé vos vœux ?

Mon fils au Consulat a-t-il osé prétendre,

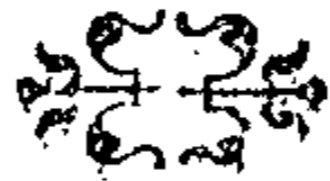
Avant l'âge où les Loix permettent de l'attendre ?

Va, cesse de briguer une injuste faveur;

La Place où je t'envoie est ton poste d'honneur.
Va, ce n'est qu'aux Tirans que tu dois ta colère ;
De l'Etat & de toi je sens que je suis Pere.
Donne ton sang à Rome, & n'en exige rien ;
Sois toujours un Héros, fais plus, fais Citoyen.
Je touche, mon cher Fils, au bout de ma carrière,
Tes triomphantes mains vont fermer ma paupiere ;
Mais soutenu du tien, mon nom ne mourra plus ;
Je renaîtrai pour Rome, & vivrai dans Titus.
Que dis-je ? je te suis. Dans mon âge débile.
Les Dieux ne m'ont donné qu'un courage inutile ;
Mais je te verrai vaincre, ou mourrai comme toi,
Vangeur du nom Romain, libre encor, & sans Roy.

TITUS.

Ah ! Messala.





SCÈNE VI.

BRUTUS. VALERIUS. TITUS. MESSALA.

VALERIUS.

Seigneur, faites qu'on se retire ;

BRUTUS à son Fils.

Cours, vole...

Titus & Messala sortent.

VALERIUS.

On trahit Rome.

BRUTUS.

Ah qu'entens-je !

VALERIUS.

On conspire.

J'en en sçaurois douter ; on nous trahit, Seigneur.

De cet affreux complot j'ignore encor l'auteur ;

Mais le nom de Tarquin vient de se faire entendre,

Et d'indignes Romains ont parlé de se rendre.

BRUTUS.

Des Citoyens Romains ont demandé des fers!

VALERIUS.

Les perfides m'ont fui par des chemins divers ;

On les fuit. Je soupçonne, & Ménas, & Lélius,

Ces Partisans des Rois, & de la Tirannie ;

Ces secrets Ennemis du bonheur de l'Etat,

Ardents à défunir le Peuple, & le Sénat.

Messala les protege; & dans ce trouble extrême

J'oserois soupçonner jusqu'à Messala même,

Sans l'étroite amitié dont l'honore Titus.

BRUTUS.

Observons tous leurs pas, je ne puis rien de plus ;

La Liberté, la Loi, dont nous sommes les Peres,

Nous défend des rigueurs, peut-être nécessaires.

Arrêter un Romain sur de simples soupçons,

C'est agir en Tirans, nous qui les punissons.

Allons parler au Peuple, enhardir les timides ;

Encourager les bons , étonner les perfides ;
 Que les Peres de Rome , & de la Liberté ,
 Viennent rendre aux Romains leur intrépidité ;
 Quels cœurs en nous voyant ne reprendront courage ?
 Dieux donnez-nous la mort plutôt que l'esclavage.
 Que le Sénat nous suive.

•••••

S C E N E V I I .

BRUTUS. VALERIUS. PROCULUS.

PROCULUS.

U N Esclave, Seigneur,
 D'un entretien secret implore la faveur.

BRUTUS.

Dans la nuit ? à cette heure ?

PROCULUS.

Oùi d'un avis fidelle,

Il apporte , dit-il, la pressante nouvelle.

BRUTUS.

Peut-être des Romains le salut en dépend.

Allons, c'est les trahir que tarder un moment,

A Proculus.

Vous, allez vers mon Fils ; qu'à cette heure fatale

Il défende sur tout la Porte Quirinale ;

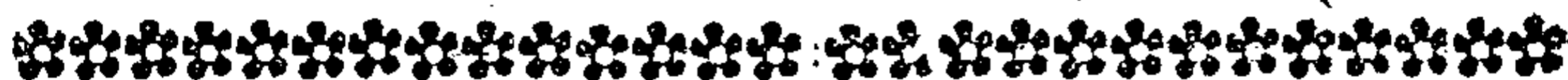
Et que la Terre avouë, au bruit de ses exploits,

Que le sort de mon sang est de vaincre les Rois.

Fin du quatrième Acte.



ACTE CINQUIÈME.



SCÈNE I.

BRUTUS. Les SENATEURS. PROCULUS,
LICTEURS. L'Esclave VINDEX.

BRUTUS.

Où, Rome n'étoit plus ; où, sous la Tirannie
L'auguste liberté tomboit anéantie.
Vos tombeaux se rouvroient ; ç'en étoit fait ; Tarquin
Rentroit dès cette nuit, la vengeance à la main,
C'est cet Ambassadeur, c'est lui dont l'artifice
Sous les pas des Romains creusoit ce précipice.
Enfin, le croirez-vous ? Rome avoit des Enfans
Qui conspiroient contre elle, & servoient les Tirans,
Messala conduisoit leur aveugle furie :
A ce perfide Arons il vendoit sa Patrie,

Mais le Ciel a veillé sur Rome & sur vos jours.

Cet Esclave a d'Arons écouté les Discours,

En montrant l'Esclave.

Il a prévu le crime ; & son avis fidèle

A réveillé ma crainte , a ranimé mon zèle.

Messala , par mon ordre arrêté cette nuit ,

Devant vous à l'instant alloit être conduit ;

J'attendois que du moins l'appareil des supplices

De sa bouche infidèle arrachât ses Complices ;

Mes Licteurs l'entouroient ; quand Messala soudain ,

Saisissant un poignard qu'il cachoit dans son sein ,

Et qu'à vous, Sénateurs, il destinoit peut-être :

Mes secrets, a-t-il dit, que l'on cherche à connoître,

C'est dans ce cœur sanglant qu'il faut les découvrir ;

Et qui sçait conspirer, sçait se taire, & mourir.

On s'écrie, on s'avance, il se frappe : & le traître

Meurt encore en Romain, quoiqu'indigne de l'être.

Déjà des murs de Rome Arons étoit parti,

Assez loin vers le camp nos Gardes l'ont suivi ;

On arrête à l'instant Arons avec Tullie.

Bien-tôt, n'en doutez point, de ce complot impie,
 Le Ciel va découvrir toutes les profondeurs ;
 Publicola par tout en cherche les Auteurs.
 Mais quand nous connoîtrons le nom des Parricides,
 Prenez garde, Romains ; point de grace aux Perfides,
 Fussent-ils nos Amis, nos Freres, nos Enfants,
 Ne voyez que leur crime, & gardez vos Sermens.
 Rome, la Liberté, demandent leur supplice ;
 Et qui pardonne au crime, en devient le Complice.

A l'Esclave.

Et toi, dont la naissance & l'aveugle destin
 N'avoit fait qu'un Esclave, & dû faire un Romain,
 Par qui le Sénat vit, par qui Rome est sauvée,
 Reçois la Liberté que tu m'as conservée,
 Et, prenant désormais des sentimens plus grands,
 Sois l'égal de mes Fils, & l'effroi des Tirans.
 Mais qu'est-ce que j'entens ? quelle rumeur soudaine ?

PROCLUSUS.

Arons est arrêté, Seigneur, & je l'amene.

BRUTUS.

De quel front pourra-t-il? ...



SCENE II.

BRUTUS. Les SENATEURS. ARONS.
LICTEURS.

ARONS.

Jusques-à-quand, Romains,
Voulez-vous profaner tous les Droits des Humains?
D'un Peuple révolté Conseils vraiment sinistres!
Pensez-vous d'abaisser les Rois dans leurs Ministres?
Vos Licteurs insolens viennent de m'arrêter;
Est-ce mon Maître ou moi que l'on vient insulter?
Et chez les Nations ce rang inviolable ...

BRUTUS.

Plus ton Rang est sacré, plus il te rend coupable;
Cesse ici d'attester des Titres superflus,

A R O N S.

L'Ambassadeur d'un Roy...

BRUTUS.

Traître, tu ne l'es plus ;

Tu n'es qu'un Conjuré, paré d'un nom sublime,

Que l'impunité seule enhardissoit au crime.

Les vrais Ambassadeurs, Interprètes des Loix,

Sans les deshonoré, sçavent servir leurs Rois,

De la Foi des Humains discrets Dépositaires,

La Paix seule est le fruit de leurs saints Ministeres ;

Des Souverains du Monde ils sont les Nœuds sacrés,

Et par tout bienfaisans, sont par tout révéérés.

A ces traits, si tu peux, ose te reconnoître ;

Mais si tu veux au moins rendre compte à ton Maître,

Des Ressorts, des Vertus, des Loix de cet Etat ;

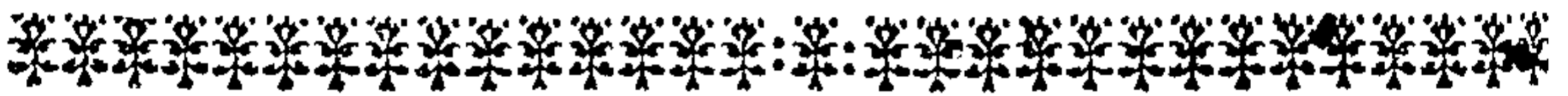
Comprends l'esprit de Rome, & connois le Sénat :

Ce Peuple auguste & saint sçait respecter encore

Les Loix des Nations que ta main deshonore ;

Plus tu les méconnois, plus nous les protegeons ;

Et le seul châtement qu'ici nous t'imposons
 C'est de voir expirer les Citoyens perfides,
 Que lioient avec toi leurs Complots parricides,
 Tout couvert de leur sang répandu devant toi,
 Va d'un crime inutile entretenir ton Roi,
 Et montre en ta personne aux Peuples d'Italie
 La sainteté de Rome, & ton ignominie.
 Qu'on l'ammene, Licteurs.



SCENE III.

Les SENATEURS. BRUTUS. VALERIUS.
 PROCULUS.

BRUTUS.

EH bien, Valerius,
 Ils sont saisis sans doute, ils sont au moins connus?
 Quel sombre & noir chagrin, couvrant votre visage,
 De maux encor plus grands semble être le présage?
 Vous frémissez.

VALERIUS.

VALERIUS.

Songez que vous êtes Brutus.

BRUTUS.

Expliquez-vous....

VALERIUS.

Je tremble à vous en dire plus.

Il lui donne des Tablettes.

Voyez, Seigneur, lisez; connoissez les coupables.

BRUTUS *prenant les Tablettes.*

Me trompez-vous mes yeux? O jours abominables!

O Pere infortuné! Tiberinus, mon fils!

Sénateurs pardonnez... le perfide est-il pris?

VALERIUS.

Avec deux Conjurés il s'est osé défendre;

Ils ont choisi la mort plutôt que de se rendre;

Percé de coups, Seigneur, il est tombé près d'eux;

Mais il reste à vous dire un malheur plus affreux,

Pour vous, pour Rome entière, & pour moi plus
sensible.

BRUTUS.

Qu'entens-je ?

VALERIUS.

Reprenez cette Liste terrible ;
Que chez Messala même a saisi Proculus.

BRUTUS.

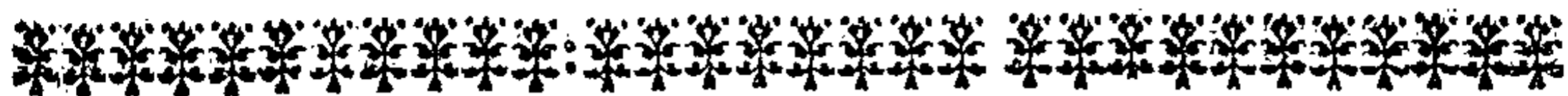
Lifons donc ... je frémis , je tremble , Ciel ! Titus ,
Il se laisse tomber entre les bras de Proculus.

VALERIUS.

Assez près de ces lieux je l'ai trouvé sans armes ,
Errant , désespéré , plein d'horreur & d'allarmes ;
Peut-être il dérestoit cet horrible attentat.

BRUTUS.

Allez, Peres conscrits, retournez au Sénat ;
Il ne m'appartient plus d'oser y prendre place ;
Allez, exterminatez ma criminelle race ;
Punissez-en le Pere , & jusque dans mon flanc ,
Recherchez sans pitié la source de leur sang ;
Je ne vous suivrai point , de peur que ma présence
Ne suspendît de Rome , ou fléchît la vengeance.



SCÈNE IV.

BRUTUS.

G Rands Dieux, à vos Décrets tous mes vœux sont
soumis.

Dieux! Vangeurs de nos Loix, Vangeurs de mon Païs,

C'est vous qui par mes mains fondiez sur la Justice,

De notre Liberté l'éternel édifice;

Voulez-vous renverser ses sacrés fondemens?

Et contre votre ouvrage armiez-vous mes Enfants?

Ah! que Tiberinus en sa lâche furie

Ait servi nos Tirans, & trahi sa Patrie;

Le coup en est affreux; le traître étoit mon Fils,

Mais, Titus! un Héros, l'Amour de son Païs,

Qui dans ce même jour, heureux & plein de gloire,

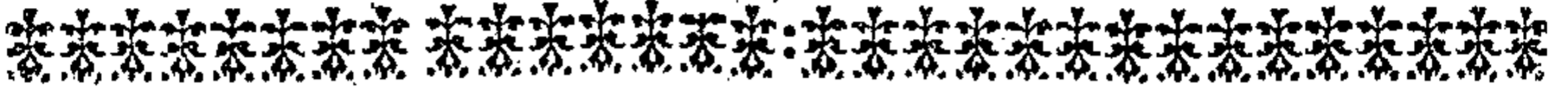
A vû par un Triomphe honorer sa Victoire:

Titus, qu'au Capitole ont couronné mes mains:

L'espoir de ma vieillesse, & celui des Romains:

Titus! Dieux!

G ij



SCÈNE V.

BRUTUS. VALERIUS. SUITE. LICTEURS.

VALERIUS.

DU Sénat la volonté suprême
Est, que sur votre Fils vous prononciez vous-même.

BRUTUS.

Moi ?

VALERIUS.

Vous seul ;

BRUTUS.

Et du reste en a-t-il ordonné ?

VALERIUS.

Des Conjurés, Seigneur, le reste est condamné,
Au moment où je parle ils ont vécu peut-être.

BRUTUS.

Et du sort de mon Fils le Sénat me rend maître ?

VALERIUS.

Il croit à vos vertus devoir ce rare honneur.

BRUTUS.

O Patrie !

VALERIUS.

Au Sénat que dirai-je, Seigneur ?

BRUTUS.

Que Brutus voit le prix de cette grace insigne ;
 Qu'il ne la cherchoit pas . . . mais qu'il s'en rendra
 digne . . .

Mais mon Fils s'est rendu sans daigner résister ;
 Il pourroit . . . pardonnez si je cherche à douter ;
 C'étoit l'appui de Rome , & je sens que je l'aime.

VALERIUS.

Seigneur, Tullie . . .

BRUTUS.

Eh bien . . .

VALERIUS.

Tullie au moment même

N'a que trop confirmé ces soupçons odieux.

BRUTUS.

Comment, Seigneur ?

VALERIUS.

A peine elle a revû ces lieux ,

A peine elle apperçoit l'appareil des supplices ,

Que sa main consommant ces tristes sacrifices ,

Elle tombe , elle expire , elle immole à nos Loix

Ce reste infortuné de nos indignes Rois.

Si l'on nous trahissoit, Seigneur, c'étoit pour elle.

Je respecte en Brutus la douleur paternelle ;

Mais tournant vers ces lieux, ses yeux appésantis ,

Tullie, en expirant, a nommé votre Fils.

BRUTUS,

Justes Dieux !

VALERIUS,

C'est à vous à juger de son crime ,

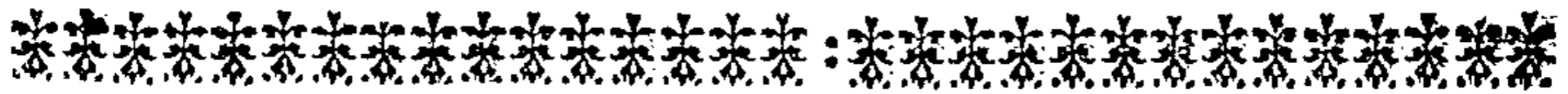
Condamnez, épargnez, ou frappez la victime,
Rome doit approuver ce qu'aura fait Brutus.

BRUTUS.

Licteurs, que devant moi l'on amene Titus.

VALERIUS.

Plein de votre vertu, Seigneur, je me retire;
Mon esprit étonné vous plaint, & vous admire;
Et je vais au Sénat apprendre avec terreur,
La grandeur de votre ame, & de votre douleur.



SCENE VI.

BRUTUS. PROCULUS.

BRUTUS.

NOn, plus j'y pense encor, & moins je m'imagine
Que mon Fils des Romains ait tramé la ruine;
Pour son Pere, & pour Rome, il avoit trop d'amour;
On ne peut à ce point s'oublier en un jour.

Je ne le puis penser ; mon Fils n'est point coupable.

PROCULUS.

Messala qui forma ce complot détestable ;

Sous ce grand nom peut-être a voulu se couvrir ;

Peut-être on hait sa gloire, on cherche à le flétrir.

BRUTUS.

Plût au Ciel !

PROCULUS.

De vos Fils, c'est le seul qui vous reste ;

Qu'il soit coupable, ou non, de ce complot funeste,

Le Sénat indulgent vous remet ses destins ;

Ses jours sont assurés, puisqu'ils sont dans vos mains.

Vous sçauvez à l'Etat conserver ce grand homme ;

Vous êtes Pere enfin.

BRUTUS.

Je suis Consul de Rome.



BRUTUS.

Réponds donc à ton Juge, Opprobre de ma vie.

Il s'assied.

Avois-tu résolu d'opprimer ta Patrie,
D'abandonner ton Pere au pouvoir absolu,
De trahir tes Sermens ?

TITUS.

Je n'ai rien résolu ;
Plein d'un mortel poison, dont l'horreur me dévore,
Je m'ignorois moi-même, & je me cherche encore ;
Mon cœur encor surpris de son égarement,
Emporté loin de foi, fut coupable un moment :
Ce moment m'a couvert d'une honte éternelle
A mon País que j'aime, il m'a fait infidelle ;
Mais, ce moment passé, mes remords infinis
Ont égalé mon crime, & vengé mon País.
Prononcez mon Arrêt, Rome, qui vous contemple
A besoin de ma perte, & veut un grand exemple.
Par mon juste supplice il faut épouvanter
Les Romains, s'il en est, qui puissent m'imiter.

Ma mort servira Rome autant qu'eût fait ma vie,
 Et ce sang en tout temps utile à sa Patrie,
 Dont je n'ai qu'aujourd'hui souillé la pureté,
 N'aura coulé jamais que pour la liberté.

BRUTUS.

Quoi ! tant de perfidie avec tant de courage ?
 De crimes, de vertus, quel horrible assemblage !
 Quoi ! sur ses Lauriers même, & parmi ces Drapeaux,
 Que son sang à mes yeux rendoit encor plus beaux !
 Quel Démon t'inspira cette horrible inconstance ?

TITUS.

Toutes les passions, la soif de la vengeance ;
 L'ambition, la haine, un instant de fureur. . .

BRUTUS.

Acheve, malheureux,

TITUS.

Une plus grande erreur,
 Un feu qui de mes sens est même encor le maître,
 Qui fit tout mon forfait, qui l'augmente peut-être.

C'est trop vous offenser par cet aveu honteux,
Inutile pour Rome, indigne de nous deux.
Mon malheur est au comble ainsi que ma furie ;
Terminez mes forfaits, mon désespoir, ma vie,
Votre opprobre, & le mien. Mais si dans les Combats
J'avois suivi la trace où m'ont conduit vos pas,
Si je vous imitai, si j'aimai ma Patrie,
D'un remords assez grand, si ma rage est suivie ;

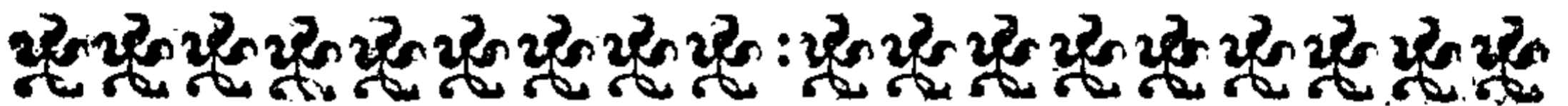
Il se jette à genoux.

A cet infortuné daignez ouvrir vos bras ;
Dites du moins, mon Fils, Brutus ne te hait pas ;
Ce mot seul, me rendant mes vertus, & ma gloire,
De la honte où je suis défendra ma mémoire.
On dira que Titus, descendant chez les Morts,
Eut un regard de vous pour prix de ses remords :
Que vous l'aimiez encore, & que malgré son crime,
Votre Fils dans la tombe emporta votre estime,

BRUTUS.

.. Son remords me l'arrache. O Rome ! O mon País !
Proculus... à la mort que l'on mene mon Fils.

Songez qu'on nous prépare une attaque nouvelle ;
 Rome seule à mes soins , mon cœur ne connoît qu'elle.
 Allons , que les Romains dans ces momens affreux
 Me tiennent lieu du Fils que j'ai perdu pour eux ,
 Que je finisse au moins ma déplorable vie,
 Comme il eût dû mourir , en vangeant la Patrie.



SCENE DERNIERE.

BRUTUS. PROCULUS. Un SENATEUR.

LE SENATEUR.

SEigneur...

BRUTUS.

Mon Fils n'est plus ?

LE SENATEUR.

C'en est fait... & mes yeux...

BRUTUS.

Rome est libre. Il suffit... Rendons grâces aux Dieux.

FIN.



A P P R O B A T I O N.

J'AI lû, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, la TRAGÉDIE DE BRUTUS, avec le Discours à Mylord Bolingbroocke. A Paris, ce 13 Janvier 1731.

D U V A L.

P R I V I L E G E D U R O Y.

L O U I S, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre; A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers, qu'il appartiendra: S A L U T. Notre bien amé le Sieur ***** , Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour Titre: BRUTUS, Tragédie, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur nécessaires; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon Papier & beaux Caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le Contre-Scel des Presentes. A CES CAUSES, voulant traitet favorablement ledit Sieur Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer ledit Ouvrage ci-dessus specifié, conjointement ou séparement, & autant de fois que bon lui semblera, sur Papier & Caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contre-Scel, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de six années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes; FAISONS défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun Lieu de notre obéissance: comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage ci-dessus exposé en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de Titre, même de traduction étrangere, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, quinze cens livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hô-

tel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts; A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelle: que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixième Avril 1725: & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de Copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Exposant, ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers-Secretaires foi soit ajoutée, comme à l'Original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre Permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. **Donné à Paris le quinzième jour du mois de Decembre, l'an de grace mil sept cens trente, & de notre Regne le seizième. Par le R O Y en son Conseil, SAINSON.**

Registré, ensemble la Cession, sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 87. fol. 87. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28. Fevrier 1723. A Paris, le 22 Decembre 1730.

P. A. LE MERCIER, Syndic.

Je cede & transporte à M. JOSSE le Fils, Libraire à Paris, le Privilege de la TRAGEDIE DE BRUTUS. Fait à Paris, ce 12. Decembre 1730. VOLTAIRE.

De l'Imprimerie d'ANDRE' KNAPEN. 1731.

E R R A T A.

P R E F A C E.

PAGE xvij. ligne 3. Achille, lisez Æchile.
Page xxvij. ligne 10. Oldeeds, lisez, Oldfields.

T R A G E D I E.

PAGE 13. dernier Vers, sa réponse, lisez, ma réponse.
Page 46. croit-on qu'on l'introduise? lisez, crois-tu qu'on l'introduise?
Page 48. par degré, lisez, par degrez.
Page 51. sa suprême grandeur, lisez, la suprême grandeur.
Page 52. je peu parler, lisez, je peux parler.
Page 56. rendant la pureté, lisez, rendant leur pureté.
Page 79.

Et rougir loin de Rome entre les bras d'un Roy
De l'amour malheureux que j'ai senti pour toi,
lisez,

Et pleurer loin de Rome entre les bras d'un Roy
Cet amour malheureux que j'ai senti pour toi.

Page 94. pensez-vous d'abaïffer, lisez, pensez-vous abaïffer,
Idem, que l'on vient insulter, lisez, que l'on veut insulter.

Page 104.

Peut-être on hait sa gloire, on cherche à le flétrir,
lisez, à la flétrir.

